

N. IORGA



POUR SE SOUVENIR

DE LA

REINE ÉLISABETH
DE ROUMANIE



BUÇAREST

1935

N. IORGA



POUR SE SOUVENIR

DE LA

REINE ÉLISABETH

DE ROUMANIE



BUCAREST

1935

Extrait du „BULLETIN DE LA SECTION
HISTORIQUE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE“,
tome XIX, 1932.





POUR SE SOUVENIR DE LA REINE ÉLISABETH DE ROUMANIE

PAR N. IORGA.

I.

LA REINE ÉLISABETH ET LA SOCIÉTÉ ALLEMANDE DE SA JEUNESSE

On a parlé souvent de la reine Élisabeth de Roumanie, douée sans doute d'un remarquable talent littéraire, qui la fit connaître non seulement dans ce monde allemand pour lequel elle a écrit ses vers de jeunesse et ses romans, d'abord avec la collaboration d'une amie, mais aussi dans des cercles littéraires plus larges. On a présenté la Souveraine attachée à ses devoirs jusqu'à leur sacrifier un bonheur auquel elle pouvait aspirer. On l'a flattée, dans ce pays vers lequel elle était venue avec la conscience d'une mission et qu'elle n'arriva jamais à se gagner de fait, et pas toujours de sa faute, car elle était sensible, gracieuse et bonne, et même ailleurs, où avoir connu une reine est une faveur que les démocraties littéraires ne méprisent pas.

Son activité littéraire commence par des vers, *Meine Ruh'*, „Mes délassements“, d'une inspiration fraîche, venant de l'analyse, assez poussée, des sentiments de la femme qui voulait oublier sa couronne royale ; puis, éprise de la beauté des Carpathes, intéressée, surtout à un certain moment, aux types humains nouveaux trouvés dans son royaume, qu'elle a sincèrement voulu comprendre et interpréter, attachée à des contes roumains dont elle croyait avoir bien pénétré le sens, elle a donné, au commencement d'une carrière accueillie par des éloges d'une franchise discutable et par des réserves dont elle souffrait, les contes qui portent le nom de cette petite rivière du Peleş dont l'eau claire jaillissait au beau milieu du château rhénan que le souvenir persistant de la patrie d'origine de la reine, et du roi aussi, a fait élever par Charles I-er. Et la sagesse d'une pensée solitaire, mélancolique et douloureuse lui a fait noter ces pensées, parfois profondes, que Louis Ulbach a traduites et présentées

pour la grande satisfaction de cette Allemande dévouée à sa nation, qui cependant se tournait, par les traditions ancestrales des familles germaniques du Rhin, vers la France.

Une bibliographie de ses oeuvres a été donnée en 1905 par Georges Bengesco, dont on connaît les grands travaux sur Voltaire et Corneille. Le même diplomate a décrit dans un ouvrage traduit aussi en roumain, avec des notes et des illustrations inédites, la vie de la femme et de la Souveraine (*Carmen Sylva intime*). D'autres biographies ont été dues à des témoins de son enfance, comme le professeur Maximilien Schmitz, de Neuwied (1889) ou de son séjour en bas âge à Paris, comme Mme William Monod (1892). La baronne de Stackelberg a demandé de compulsier des archives de famille pour son volume, *Aus Carmen Sylva's Leben*, très répandu à partir de 1885. Sa collaboratrice littéraire, qui devait publier ensuite la caricature indigne de cette vie royale dans son pamphlet *Am Hofe von Ragusa* — d'autres, dues à un secrétaire congédié, Ch. Scheffer, allaient suivre —, a traité deux fois, en collaboratrice et en amie (1882, 1904) la même vie.

Mais sur la vraie vie, cachée sous toute ces guirlandes en papier de cour, on ne savait pas assez de bien caractérisé et de suivi avant la publication dans la revue *Mode von heute* — endroit peu propice pour accueillir des confessions émues et douloureuses — des chapitres d'une biographie par portraits de parents, d'amis, de fidèles serviteurs même, qui parut en volume dès 1905, pour être repris ensuite en 1919, avec la mention d'une neuvième édition.

Dans une lettre adressée à sa vieille amie Else Arnim devenue comtesse von dem Busche, dès 1903, la reine annonçait la préparation, vers la soixantaine, de ce livre dont elle a dit plus tard que c'est „un dernier regard jeté sur la vie de la hauteur du dernier phare“¹. Ces pages, perdues dans le livre consacré à Else par Marie von dem Busche, *Else von Arnim, Gräfin von dem Busche* (Leipzig, s. an), pp. 211-214, méritent d'être reproduites :

„Je travaille maintenant à un livre de piété qui me fait beaucoup de joie. Je l'appelle : „Le coin de mes pénates“. Je veux

¹ Vom letzten Leuchtturm aus noch einmal Umschau halten, p. 237.

y parler de tous ceux que j'ai connus depuis ma première jeunesse et, comme à mon âge, le cimetière est beaucoup plus peuplé que le monde qui m'entoure, ceci deviendra un livre curieux. Et voici qu'enfin on lira la vérité sur moi. A peine suis-je arrivée à mon âge de douze ans, et il en est sorti cent cinquante pages d'impression. J'ai respecté et aimé beaucoup plus de personnes qu'on ne le sait, et il est beau de compter sa vie d'après de pareilles bornes milliaires, sans mentionner même une seule fois les autres. Jusqu'ici j'ai toujours tardé à écrire ma vie, ayant désiré écrire seulement la vérité la plus simple, sans commettre aucune indiscretion, et lever aucune accusation. Maintenant, j'ai trouvé ma forme. Dans „le coin de mes pénates“ restent seuls les dieux, de sorte que personne n'y peut entrer s'il n'est déjà mort, et ainsi je peux me défendre contre toute révélation inconnue et je peux être vraie sans parler de personne qui ne le mériterait pas. C'est heureux pour moi ! J'ai connu un nombre si infini d'hommes, et rares, et distingués, que mes récits en sont très riches, et un livre d'hommage et de reconnaissance pourra être le dernier résultat de ma dure vie. N'est-ce pas une belle chose, chère Elise ? Rien que de l'amour ! J'ai commencé espérant qu'il n'y aura pas „vérité et poésie“, ce que, avec ma mémoire immense, je peux promettre, et que ni des secrets ne seront dévoilés, ni des scandales racontés.

„Il est vrai que très souvent je décris d'une façon très insuffisante, ayant connu beaucoup de personnes uniquement à un âge d'enfance si tendre que seulement un peu plus que leur aspect extérieur s'est empreint dans mon souvenir. Je peux présenter exactement un Ernest Maurice Arndt, car j'ai passé des heures entières sur ses genoux, mais pour le savant Bernays je n'ai pu donner que le contour. J'espère avoir rendu vraiment ressemblant ton cher père, car je lui ai été reconnaissante pour sa bonté, bien que je ne l'eusse pas vu à mon âge de maturité. Mais j'ai pu goûter pleinement sa richesse d'âme et j'ai joui de ses câlineries aimables. Tout me paraît être actuel, il me semble revivre tout, comme si tout le présent disparaissait, et il y a ceci de beau dans le passé que l'amertume de la douleur disparaît, qu'il devient plus lumineux, de plus en plus lumineux, plus on se retire en arrière. Quand on a les cheveux blancs, on vit, du reste, d'une façon plus lumineuse dans le passé que dans le moment actuel, et alors

le „coïn des pénates“ est l'abri le plus aimé; il devient même plus grand que toute la maison et occupe plus de place que n'importe quoi de ce qui entoure, autrement, quelqu'un. Mais où pourrait-on rester mieux que sous le dôme du coeur alors que la vie devient sans cesse plus nue et ceux qu'on a aimés nous regardent, transfigurés de leur apparente distance (mais peut-être sont-ils beaucoup plus près de nous)? La grande paix, dont j'ai toujours vu entourée ma soixantaine, est maintenant de fait ici. Pendant toute ma vie j'ai désiré avoir soixante ans, et maintenant je les trouve plus beaux que je ne l'espérais. Car naturellement je ne pensais pas combien seront riches les souvenirs et combien nombreux ceux que j'ai respectés et aimés. Le chemin sombre devient clair maintenant et le sens de tant de choses s'est déjà révélé. Nous, ceux qui regardons la mort comme une sublimation et une splendeur, les suivons si souvent en voyant nos plus chéris au-delà, que la porte du ciel s'en ouvre un peu plus et nous laisse voir de plus en plus large la lumière et l'éclat. Le tragique des événements en devient beaucoup plus restreint, jusqu'à paraître plus petit en proportion, lorsqu'on pense plutôt au ciel qu'à la terre. Quoi qu'il en soit, on croit mieux saisir le fait d'être conduit par Dieu qu'auparavant: lorsqu'on souffre, on a encore tant de possibilités de répondre.

„Tu verras: on aimera beaucoup mon livre: du reste, il n'y a pas trop de style là-dedans. Il raconte comme si je causais, et c'est ce qui précisément me plaît, et à la place des titres de chapitres il y a en haut les noms aimés qui ont provoqué le chapitre“.

De ce livre bizarre et indéciblement triste, dont certaines parties, vraiment belles, serrent le coeur — et le royal auteur avertit que ce qu'elle donne n'est pas pour les amateurs de récits agréables —, nous entendons cueillir ce qui pourrait former, non pas autant l'histoire d'une vie qui cependant est en elle-même intéressante, mais l'image de ce milieu allemand jusque vers 1870 qu'on connaît trop peu pour s'expliquer de grands événements qui partent en première ligne de cette psychologie collective du monde des princes, ignorée ou mal comprise.

Les aïeux d'abord, le monde d'environ 1830-1840.

Il est très peu sympathique et étonne par sa rudesse.

La future reine était la fille, née le 29 décembre 1843, d'un prince de Wied, médiatisé, Hermann, artiste et penseur, et d'une princesse de Nassau, Marie, alliée aux Orange des Pays-Bas. De ses antécédents paternels, de maigres sires rhénans, vivant difficilement entre Français et d'autres Allemands, elle ne parle jamais, se bornant à mentionner que sa grand' mère de ce côté, dont elle n'a vu que le cercueil, a été pendant de longues années folle¹ et que son grand-oncle, Max de Wied, a été l'auteur d'un livre sur le Brésil², qu'il haïssait comme Allemand et comme prince médiatisé Napoléon „Bonaparte“, qu'il avait voulu tuer à Waterloo³. Mais le portrait de certains des Nassau se trouve dans ces mémoires de longues tristesses et d'obscurs dévouements pour une âme sans doute supérieure et pour un esprit très distingué.

Sa mère avait été la fille d'une princesse d'Altenburg, duchesse de Nassau, morte à la naissance de cette huitième enfant. Son mari épousa, après huit ans de veuvage, la nièce de sa femme morte.

Cette autre grand' mère, qui fut une des grandes affections respectueuses d'Élisabeth, avait pour père le duc Paul „le fameux“. Voici la description de celui-ci : „Il était si méchant que tous tremblaient devant lui“. Sa femme était très belle, ayant hérité des qualités physiques de sa mère, cette princesse de Mecklembourg qui était soeur de l'adorée reine de Prusse, Louise⁴. Nous reproduisons pour ce qui se passait dans cette maison les propres paroles de la reine de Roumanie : „Le père de ma grand' mère vivait dans de très mauvais rapports avec sa femme. Il alla, voulant s'en défaire, jusqu'à introduire un homme dans sa chambre ; il amena cette femme, qui n'en avait aucune idée, avec toute sa Cour, pour prouver son infidélité, et elle resta sans défense et désespérée, bien que personne n'eût cru à ce qu'il voulait avoir vu, car on le connaissait assez pour savoir que c'était lui qui l'avait arrangé“⁵.

¹ *Mein Penatenwinkel*, I, 1-ère édition, Francfort s. M., 1908, pp. 44, 55.

² P. 53. Cf. pp. 227-228.

³ Pp. 89-90.

⁴ P. 21 et suiv.

⁵ Ihr Vater lebte in äusserst schlechter Ehe mit ihrer Mutter, ja er hatte sogar einmal, um sie los zu werden, einen Mann in ihrem Zimmer versteckt

Le prince Guillaume de Nassau alla voir sa future épouse dont il avait entendu dire qu'elle est sourde : il voulait savoir par sa propre expérience ce qu'il faut d'efforts pour pouvoir lui parler et dans ce but il se plaça incognito sous sa fenêtre pour entendre les conversations de dedans. Il en fut, à ce qu'il paraît, presque satisfait, bien que la surdité fût bien réelle et une gêne pour cette femme de jolie figure et assez intelligente.

Ce fut la première épreuve. Pour la seconde, le nouveau marié se mit à fumer de sa grosse pipe dans la berline qui emportait le couple pour se rendre compte combien pouvait être résistante celle qui devait partager sa vie. C'était une précaution nécessaire, car, pendant qu'il jouait au billard selon sa coutume, après les repas, la princesse et sa Cour féminine devaient se tenir debout pour le contempler¹, et, lorsque, revenu fatigué de a chasse, il ronflait souverainement dans son fauteuil, toutes les précautions devaient être prises par les mêmes, les enfants y compris, pour ne pas le réveiller². Ses amabilités les plus exquises consistaient à montrer sa femme sur ses bras à son valet et s'exclamer : „Regarde, Karl, comme la duchesse est belle³“. Les rares visites du père wurtembergeois étaient un moment d'effroi ajouté aux autres agréments d'une pareille vie⁴. Quelquefois des rois, des reines paraissaient à la petite Cour et le cérémonial était très sévère : „schrecklich steif und förmlich“. „Il fallait se fourrer les jambes dans le corps“, écrit, très peu royalement, Élisabeth, — les enfants y compris⁵.

Guillaume battait ses enfants avec la cravache et sa fille, la mère d'Élisabeth, avait la tête toute rouge lorsqu'elle parlait de son père⁶.

und führte die ahnungslose Frau mit dem gesamten Hofe hinein, um sie der Untrau zu bezichtigen, und sie stand wehrlos und verzweifelt da, aber niemand glaubte was er sehen wollte, sondern man kannte ihn genug um zu wissen dass er allein das angezettelt; p. 22.

¹ P. 140. Aussi, pour „Eisenstange im Rücken, Stachelhalsband... Stramme Dressur, *ibid.*

² Pp. 24, 27. Son „erbarmungslose Härte“; p. 88.

³ Sieh'mal, Karl, wie schön ist die Herzogin; p. 26.

⁴ *Ibid.*

⁵ Man musste sich die Beine in den Leib stecken. Die Kinder machten keine Ausnahme: sie mussten sich benehmen wie Erwachsene.

⁶ Wir hörten viel von den schrecklichen Strafen erzählen, die er über sie

Ce mari, qui „avait donné cinq enfants à la pauvre femme — l'un devant être l'héritier de la principauté de Nassau —, en dehors des quatre orphelins de la tante de celle-ci, se décida à partir pour l'autre vie lorsque la princesse n'avait que vingt-sept ans.

La veuve avait tout pu subir à cause des conditions de sa terrible éducation. Envoyée à Paris, elle y avait été considérée dans la pension où on l'avait déposée et exilée comme une petite personne exotique et désagréable. Il lui arrivait de rester des heures pendant la nuit sur l'escalier à regarder l'horloge. Elle était revenue, avec sa soeur Charlotte, qui fut „commandée“ aussitôt par le Tzar Nicolas pour son frère Michel et envoyée en Russie comme un petit paquet, à quatorze ans, pour y être élevée d'une autre façon, qu'on peut supposer ressemblante, pour se trouver dans un monde auquel, si le français n'avait pas été la langue habituelle pour toutes les Cours, elle n'aurait pas pu même parler, car elle ne savait pas un mot d'allemand¹.

À côté du nouveau Grand Duc, qui n'est pas son fils à elle — Adolphe, le futur Grand-Duc de Luxembourg, mort seulement en 1905 —, la si jeune douairière, qui doit prendre sur elle toutes les charges, si lourdes, de la représentation, devra mourir de la poitrine, à peine quadragénaire. Il lui fallut s'habituer à recevoir en vêtement de cérémonie, les portes ouvertes, un médecin derrière elle. Elle dut paraître en 1830, à côté d'un frère du jeune duc absent, pour accorder et garantir au peuple en mouvement la Constitution demandée². Elle avait fini par trouver un abri dans cette villa de Wiesbaden, et surtout dans ce Paulinenpalais dont le souvenir ne peut pas quitter la future reine, qui perdit à douze ans, après une agonie horrible³, cette pauvre femme qu'elle a chaleureusement aimée, et qui ressentait si fortement ce que la vie avait d'impito-

verhängte, von der Reitpeitsche mit der er sie züchtigte, so dass meine Mutter stets einen dunckelroten Kopf bekam, wenn sie von ihrem Vater sprach ; p. 88.

¹ Meine Mutter sprach damals noch gar kein deutsch, nur französisch und Grossmama sprach und schrieb es wie eine Französin, da sie in Frankreich erzogen worden und man an den deutschen Höfen ausschliesslich französisch sprach ; p. 26. Mme de Stackelberg prétend que la princesse n'aimait que Béranger et—Molière, et qu'elle avait „horreur“ de dire des vers français (ouvr. cité, p. 33 ; mais cf. *ibid.*, p. 37).

² Pp. 30-31.

³ P. 33 et suiv. Description repoussante, mais d'une belle forme, littéraire, de la dernière nuit.

yablement dur pour elle qu'elle écrivait en cachette, dans le français de son enfance, l'„Histoire de ses peines“¹.

Dans cette petite principauté, aux quatre W., qui signifient, en allemand : eaux (avec Wiesbaden et Ems), vins, forêts, chasses, prairies, blés, routes, on vivait surtout des jeux de hasard, que l'auteur des Mémoires cherche à excuser par le fait qu'on ne permettait qu'aux étrangers d'y risquer leur fortune et leur vie.

Du reste, l'époque après les guerres napoléoniennes était d'une douce „stagnation“ : „Aucun ennemi héréditaire, aucune haine nationale, aucuns combats confessionnels ; on vivait d'une façon intellectuelle, paisible, simple, gaie²“ dans cette province, avant la date de 1848 qui vint provoquer un sentiment germanique par lequel Élisabeth elle-même sera gagnée, dans des circonstances sur lesquelles nous reviendrons.

Il ne faut pas cependant se faire trop d'illusions sur les motifs de gaieté. La mère d'Élisabeth était frappée par son père à chaque „inconvenance“, à chaque manque dans ses études³, — pauvre fillette „aux cheveux blonds jusqu'à la taille“⁴. „Car les enfants venaient une ou deux fois par jour en bas pour baiser la main des parents et disparaissaient ensuite. Ils étaient conduits seulement pour les exécutions dans la chambre du père, qui, aussitôt, toutes les portes fermées, prenait la cravache en main. Comme il mourut alors que ma mère n'avait que quatorze ans, il n'eut pas le temps de se faire pardonner ces aspérités (!) et de lui apparaître dans une autre lumière que celle d'un terrible tyran“⁵. Et elle peut ajouter pour elle-même : Dans notre enfance cet instrument de martyr était employé *un peu moins* (!) et il y a aujourd'hui beaucoup d'enfants qui ne reçoivent jamais le fouet

¹ P. 23.

² Man hatte keinen Erbfeind, keinen Nationalhass, keinen Konfessionsstreit ; man lebte schönggeistig, friedlich, einfach, heiter ; pp. 86-87.

³ Reitpeitsche und Arrest ; p. 286.

⁴ Mit der blonden Lockenflut bis an die Taille.

⁵ Denn die Kinder kamen ein- oder zweimal des Tages herunter, durften den Eltern die Hand küssen und verschwanden dann wieder. Nur zu Exekutionen wurden sie in des Vaters Zimmer geführt, der dann, nach Verschluss aller Türen, die Reitpeitsche zur Hand nahm. Da er schon starb als meine Mutter vierzehn Jahre alt war, hatte er keine Zeit, seine Härten an ihr gut zu machen und ihr in anderem Lichte als in dem eines schrecklichen Tyrannen zu erscheinen ; p. 88.



La princesse Élisabeth de Wied.



et dont j'envie donc le sort pour n'avoir pas le sentiment d'angoisse et d'effroi qui a jeté une ombre sur notre enfance" ¹. Comme on préférerait les enfants du second lit, il arrivait que la fillette, totalement innocente, fasse trois semaines d'arrêt, pendant lesquelles personne ne s'intéressait à elle, après que ce père de si princières allures lui eût craché au visage.

On la préparait ainsi, sous les soins d'une institutrice „vraiment terrible“ (*wahrhaft entsetzlich*) et qui voulait la faire catholique, à épouser le futur Tzar Alexandre II. C'était la volonté de Nicolas I-er, mais, le prince de Wied venant à mourir, on permit à l'héritier du trône d'épouser cette princesse de Hesse qu'il rendit, du reste, si malheureuse ². Et cependant la princesse mère avait un fin sentiment pour la poésie, traduisant du Dante et de Longfellow ³. Elle lisait à sa fille âgée de huit ans des pages de Shakespeare ⁴.

Bien peu est dit dans ce livre de confessions sur le mariage de la princesse de Nassau avec ce prince Hermann de Wied toujours malade, atteint de la phtisie, qui lui ayant été demandé ce qu'il prise le plus dans un être humain, écrivait : „la bonté de coeur éclairée (*erlauchte Herzensgüte*)” ⁵. Deux êtres qui se voyaient pour la première fois. La fiancée avait été opérée du pied et, „pendant de longues années, elle n'avait presque pas pu marcher“ ; le fiancé toussait. La jeune princesse disait : „Si je le rencontre dans la rue, je ne serais pas capable de le reconnaître“. „Les deux paraissaient deux fantômes à leur noce” ⁶. Le second enfant, si beau, Maurice, mourut en bas-âge ⁷.

¹ In unserer Kindheit wurde dieses Marterzeug schon etwas weniger häufig angewandt, und heute giebt es viele Kinder die nie einen Schlag bekommen haben und die ich darum beneide, denn sie haben nicht das Gefühl von Angst und Schrecken das unsere Kindheit verdunckelte ; p. 26. Cf. p. 24 pour la cravache appliquée à sa mère.

² Pp. 88-89.

³ P. 106.

⁴ P. 130.

⁵ P. 101.

⁶ Das Kind von zwei kranken Eltern... Geschnitten und verbrannt und hatte jahrelang eigentlich so gut wie nicht gehen können. Beide sahen aus wie Schatten bei ihrer Hochzeit ; p. 162.

⁷ Pp. 166, 235. Guillaume seul survécut. Il était né avec une maladie du foie ; *ibid.* et p. 274.

Le système d'éducation à Neuwied passait, du reste, d'une génération à l'autre, peut-être même avec la cravache héréditaire. On donna à Élisabeth „une bonne vraiment de fer“ (*eine wahrhaft eiserne Bonne*), qui l'attachait en chemise de force à sa chaise. Sa première institutrice — à quatre ans — est de la même „impitoyable sévérité“ (*erbarmungslose Strenge*). Il faut l'intervention de la charitable Mademoiselle Lavater, amie de cette maison des douleurs, pour lui éviter l'arrêt et la *Reitpeitsche*¹, après une erreur au piano². „Une délicatesse exagérée n'était pas la coutume dans notre maison, et elle était même critiquée³: on mangeait du pain noir bien sec, sans beurre, sans „quelque chose de doux ou d'aigre“, „la nourriture la plus simple“ ; pas de vin ; on dormait sur le matelas dur⁴. Tuer la poésie, empêcher l'éclosion du talent, „plante envenimée“⁵, était le but de cette éducation d'une si âpre contrainte.“ Ma jeunesse vit malheureusement l'époque où tout ce qui était fantaisie (*Märchen*) était combattu et on devait être conduit par l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie vers la science pratique⁶. On lui fit apprendre le latin et l'histoire de l'Église⁷, à côté de l'anglais⁸, bien entendu de l'italien et même du suédois, du hollandais⁹, sans compter,

¹ Fräulein Lavater hat mich mehr als einmal von Reitpeitsche und Arrest bewahrt, wenn meine Erzieherin mich verklagte; pp. 92-93.

² Wenn ich in der Klavierstunde schlecht gespielt hatte, so bekam ich einfach hernach, wenn der Lehrer fort war, Schläge; p. 140.

³ Ein schmales Feldbett mit dünner Matratze auf Gurten; pp. 109-110.

⁴ Ich trank nie einen Tropfen Wein und wurde mit Milch und Fleisch gefuttert, sah nie eine Süßigkeit, nie Leckerbissen; mein Bestes war und blieb ein Stück trockenes Schwarzbrot; p. 163. Cf. p. 110: Weil ich als Kind niemals Butter bekam, nie etwas süßes oder saures, überhaupt nur die allereinfachste Kost; p. 110. Aussi p. 250: Meine Mutter hat uns immer nur trocken Brot geben.

⁵ Wie ein Unkraut, wie eine giftige Pflanze; p. 98. Äussere Zärtlichkeit in unserm Hause nicht Sitte und sogar verpönt war; p. 109.

⁶ Meine Jugend kam leider in der Zeit da Alles was Märchen war bekämpft wurde und man durch Arithmetik, Algebra und Geometrie zur praktischen Wissenschaft geführt werden sollte; p. 118. Das Rechnen war mir in den Tod zuwider; p. 180. Cf. pp. 91-2, 268, 274.

⁷ Pp. 173, 259-260.

⁸ Sa grand-mère traduit Longfellow; p. 40. Voy. plus haut,

⁹ Pp. 138, 179.

avec un professeur sachant „trente“ langues, la „constitution“ anglaise ¹.

Du reste, le même système d'„intellectualisation“ précoce est appliqué au malheureux frère infirme d'Élisabeth, Otto, dont toute la vie jusqu'à sa disparition à onze ans ne fut qu'un cri de douleur. Il dut apprendre le grec à sept ans, à huit le latin ² et il lui arriva d'attraper un soufflet.

Une nouvelle méthode ³ apparaît seulement lorsque, à huit ans, est appelée cette demoiselle Josse, de Hanau, dont le père était Français et la mère Anglaise ⁴. Par reconnaissance Élisabeth apprend avec passion la grammaire française ⁵.

Il faut glaner dans ses souvenirs capricieux s'attachant le plus souvent à des biographies domestiques indifférentes en elles-mêmes pour pouvoir suivre autrement que dans des descriptions inspirées ou suggérées cette enfance qui a un intérêt pour les conditions générales de vie auxquelles nous pensons surtout.

L'année 1848 amena la fuite de la famille princière ⁶, qui se trouvait, pour les soins réclamés par l'état de santé de la princesse, à Heidelberg. Il fallut se cacher devant les révolutionnaires à bérêt rouge, et à Bibrach l'enfant est rudement tutoyée à l'auberge ⁷. Après la naissance de son malheureux fils Otto, la mère ne peut plus marcher qu'avec des béquilles ⁸. On ne revint plus à cette ville de Neuwied, qui demeura si chère à Élisabeth : „nos coeurs restent toujours attachés au vieux foyer“ ⁹. Elle parle avec émotion de ce nid au dessus du Rhin, parfois terrible dans ses inondations et riche en catastrophes. Elle entend des

¹ P. 263. Cf. p. 265. Sur Molière et les chroniqueurs français, p. 267.

² Pp. 131, 317.

³ Celle qu'on appliquait aux garçons pouvait avoir ce résultat que l'„oncle Maurice“ ignorait l'orthographe, tout en cultivant la peinture, la musique et... la chirurgie ; p. 204.

⁴ P. 93.

⁵ *Ibid.*

⁶ Son frère, âgé de quatre ans, regarde du „balcon de Heidelberg“ les volontaires ; p. 54.

⁷ Pp. 209-211.

⁸ P. 213.

⁹ *Unsere Herzen bleiben an der alten Scholle hängen* ; p. 306.

fenêtres du château battu par les vents le cri des rameurs qui dirigent leurs radeaux: „Hesse, France“, *Hesseland, Frankreich* ¹.

A partir de ce moment il fallut se restreindre ², malgré la parenté étroite avec la Cour de Suède, où s'était mariée la soeur de la princesse-mère ³, avec celle de Russie, où il y avait une autre soeur, duchesse d'Oldenbourg ⁴, après cette grande duchesse Hélène qui fit venir chez elle la jeune Élisabeth ⁵. Plus tard il fallut s'en tenir au petit refuge de Monrepos.

Un horizon européen s'ouvrait par des voyages que dictaient les difficultés de l'expropriation et la maladie de la mère, de nouveau empêchée de marcher et hurlant ses douleurs, alors que le père, auquel on avait recommandé imprudemment un voyage d'un an en Amérique, en revenait méconnaissable et sourd (1852) ⁶.

Le premier voyage fut celui dans l'île de Wight en 1849, un second, à Londres, suivit en 1851, à l'époque de l'Exposition, mais pas avec ce but. Il était déterminé par le besoin de trouver dans l'île même de Wight et à Hastings un adoucissement aux tortures de la mère ⁷; qui devait plus tard se relever sous l'influence mystérieuse du voyant hongrois, le comte Szapary, et exercer elle aussi sur d'autres douleurs la même influence, un peu exagérée peut-être par le génie romantique de sa fille ⁸. Un triste séjour: la malade parle du ciel qui l'attend, et la précoce enfant en arrive à désirer une délivrance par la mort ⁹.

En 1853, la famille loge à Bonn, au-dessus du même Rhin auquel le coeur d'Élisabeth restera pour toujours attaché, dans cette ville *Vinea Domini*, au large jardin, à la terrasse éclairée au clair de lune, sous laquelle passent les vaisseaux de nuit ¹⁰.

C'est là que le sentiment de la race, de son passé, de son avenir se réveillèrent en elle en entendant déclamer, remémorer,

¹ Pp. 232-233. Cf. pp. 252-257.

² Pp. 211, 252.

³ P. 248.

⁴ P. 213. Une grande tante: de Solms, pp. 214-215.

⁵ Pp. 23, 89.

⁶ Pp. 125-126, 133.

⁷ Pp. 106-107. Elles avaient commencé en 1891; p. 7.

⁸ P. 137 et suiv.

⁹ Pp. 115-117.

¹⁰ P. 58.

p. 12



La princesse Élisabeth portant le vêtement national.



exhorter ce vieux poète des guerres de liberté, Arndt, mal élevé, crachant sur les vêtements de ses auditeurs et s'empressant de les essuyer, se moquant des titres princiers et foulant aux pieds toutes les distinctions. Désagréable sans doute, mais inspirateur. Il condescendait à se rappeler son talent depuis longtemps épuisé pour célébrer la princesse-mère, la consolant de ses perpétuelles souffrances¹. Élisabeth parlera du roi de Prusse qui refusa la couronne de l'Allemagne. Mais à côté il y a, beaucoup plus séduisant par l'élévation et la largeur de sa pensée, inséparable cependant du fonds héréditaire, le philologue juif Bernays († 1881), alors encore étudiant à Bonn, avant d'être appelé à la chaire de Breslau : il apprit à priser le judaïsme à cette jeune âme pour laquelle les confessions restèrent toujours une simple forme : „une forme quelconque est cependant nécessaire aussi longtemps que les hommes se sentent obligés d'avoir un culte, auquel ils se réunissent pour être, ensemble, plus remplis de piété”². Mais, ajoutez-elle — et ceci elle ne l'a pas pris aux expositions doctrinales de Bernays —, „il faut remplir d'esprit la forme”³. En tout cas „notre christianisme d'aujourd'hui n'est que superstition et fétichisme”⁴.

La princesse-mère de Wied avait eu des éducateurs français qu'elle n'avait pas oubliés, comme un certain Claudel, un Lépître⁵. Élisabeth se rappelle ce Monnard dont la fille écrivit un roman⁶. Avant ou après un séjour dans cette île de Wight dont elle attendait un allègement de ses souffrances, mais, son état de santé empirant au point de passer jour et nuit à gémir et à crier, elle partit avec sa famille pour Paris, dans la compagnie du grand guérisseur mystérieux venu de Hongrie. On prend logement Rue de Berry près des Champs Élysées⁷. Pendant que le miracle du

¹ Des vers de lui, assez jolis, datés Bonn, 23 „des Lenzmönds“ 1853, p. 54.

² Irgend eine Form ist aber notwendig solange Menschen sich genötigt fühlen einen Gottesdienst zu haben, zu welchem sie sich versammeln um gemeinsam andächtiger gestimmt zu sein ; p. 60.

³ Man muss nur die Form mit Geist fühlen ; p. 61.

⁴ Unser heutiges Christentum ist lauter Aberglauben und Fetischismus ; p. 69.

⁵ P. 201.

⁶ P. 51. Un valet français familier ; p. 75. Cf. Mme William Monod, *Portraits de femmes, Carmen Sylva, jeune fille, épouse, souveraine et poète*, Paris 1892, p. 19. Il était professeur à Lausanne et à Bonn.

⁷ P. 146.

relèvement de la malade, dont les jambes n'avaient que la peau sur les os, est en train de se passer, l'enfant est envoyée à l'école, en attendant les leçons de philosophie que voulut bien lui donner son père mourant¹. En 1853-1854 elle s'en va, avec Mlle Josse, écouter les conseils du pasteur de l'église des Billettes au Marais, dont la fille, Marie, épousa William Monod². Elle suit en même temps, tout en continuant des exercices de reliure, commencés à Neuwied³, les leçons de l'abbé Gaultier — et elle n'oubliera pas son adresse : Rue des Saints Pères, 12⁴ —, s'efforçant de se gagner la distinction suprême d'une „présidence“. Elle ne se distingue guère aux mathématiques, mais dit bien les vers : pour le français et la géographie elle est dans la première, dans la deuxième pour l'histoire dont, la trouvant immorale, elle ne prendra jamais le goût⁵. Les examens l'effraient au point de lui donner des crampes⁶.

En 1854⁷ on est déjà de retour, et une dure vie d'études commence, sous laquelle il y a une énergie de personnalité indomptable qu'elle aime, après avoir atteint, sur un trône, la soixantaine, à rappeler. En vain lui impose-t-on, à cette jeune fille étonnamment saine, malgré une si triste ascendance, et devant le spectacle d'une affreuse vie de famille, de ne pas être „si revêche et si sauvage“⁸. Elle reste l'enfant renfermée en elle-même, n'aimant pas questionner⁹.

Ce qu'elle préfère, lorsqu'elle échappe à ce régime d'ancestrale discipline militaire, c'est la forêt voisine. Elle y passe des heures dans la compagnie éventuelle d'un peintre auquel elle semble avoir été liée, sans pouvoir s'en rendre compte, par un sentiment plus fort et plus profond que la camaraderie, un certain

¹ P. 151.

² Pp. 174-175.

³ P. 81.

⁴ P. 177.

⁵ Geschichte ist ja doch nur verherrlichtes Elend und weiter nichts ; p. 231;

⁶ Pp. 177-180.

⁷ Bengesco, ouvr. cité, p. 43.

⁸ Nicht so starr und so wild ; p. 151. Ich war ein bisschen starr und hart ; *Penatenwinkel*, p. 235.

⁹ Ein grübelndes und kein fragendes Kind ; p. 9. Cf. pp. 44 („Vulkan“), 93. („Sausewind, Rauschbentel, Queckwaser, Hex am Bendel“), 98-99, 124 („Waldkind“).

Sohn, qui lui attache des vers luisants dans les cheveux¹; à côté il y en a un autre qui ne veut pas aller en Italie pour ne pas risquer de perdre son originalité².

Un voyage de Suisse et d'Italie³ (Milan, Venise), en 1853, suit sur lequel elle n'a presque rien dit, et elle ne paraît pas en avoir été aussi influencée qu'aurait pu l'être quelqu'un avec une autre préparation intellectuelle et avec un goût plus ferme⁴. En 1861 elle était à Berlin, de passage, mais présentée à la Cour, où elle connaissait ce prince Frédéric, avec lequel sur le Rhin elle avait joué la comédie de salon et qui avait eu l'idée bizarre de demander à son père: „qui meurt encore à Neuwied?“⁵. Et, ensuite, ce père trainant encore son agonie quelque temps après que le petit frère se fût rasséréiné dans la mort si longtemps désirée, un séjour en Russie, auprès de sa parente, la grande-duchesse Héléne, qui l'avait d'abord invitée à Ouchy,—avec l'épreuve d'un typhus dont elle avait cru mourir. Elle y apprend à vingt ans, en 1863, la mort de son père⁶.

De Pétersbourg, qui l'effraie par sa massive uniformité⁷, elle descend à Moscou, dont les splendeurs l'éblouissent.

Elle y eut, avec le sens d'un autre art, de caractère si peu européen, dans les églises, dans le rutilant Kremlin, le sentiment d'une religion de choses „pleines, rondes et amicales“, „enfantine et gaie, moins superstitieuse que la catholique, mais sans rien du sérieux de la nôtre“ et surtout manquant complètement de ce besoin de descendre sans cesse dans les profondeurs de sa propre âme „pour y puiser la connaissance de Dieu“. „Une foi de résurrection“ (*die Auferstehungsreligion*), avec des Pâques de huit jours et des moines „satisfaits et ignorants“, auxquels on n'est pas habitué à prendre garde⁸.

Le contraste entre la Russie et ses „pénates“ fut frappant et

¹ P. 196. Cf. Mme Monod, ouvr. cité, p. 33.

² *Penatenwinkel*, p. 193.

³ Pp. 142, 318. Un ami de la maison, Stockmar, l'invite en Angleterre; p. 264.

⁴ Une visite à Bade, p. 293; M-me Monod, p. 35.

⁵ *Penatenwinkel*, p. 127.

⁶ P. 9.

⁷ Stackelberg, ouvr. cité, p. 60.

⁸ *Penatenwinkel*, p. 171 et suiv. Un nouveau séjour à Ouchy devait suivre (p. 76). Avec la grande-duchesse Héléne à Ragaz, en Suisse; *ibid.*, pp. 77-78.

d'une grande influence sur la vie ultérieure, ce contraste, frappant et douloureux, entre le spectacle des deux, des trois chambres de perpétuels malades, entre le renfermé d'une pauvre existence sans soleil et la splendide magnificence, un peu dure, de cette Cour d'empereur byzantino-asiatique. Elle paraît y avoir pris, avec l'habitude d'une grande vie, qui, comme dans le cas de sa mère¹, l'effrayait jusque là, la passion pour la musique, qui ne la quittera jamais².

Après sept mois, il lui fallut revenir³.

Aucun projet d'avenir. Sa mère elle-même avait eu l'idée du mariage en horreur⁴. Le train de vie si modeste, avec des visites aux hôpitaux⁵, est supporté à cause de cette effervescence intérieure que, instinctivement, elle faisait passer dans des vers qu'elle ne publiera jamais⁶. Après un nouveau voyage italien Élisabeth devait se rendre, avec sa mère, à Paris, en 1866-1867⁷, voyage au cours duquel elle eut la vision puissante, bien rendue dans une de ses meilleures lettres, d'un cachet littéraire puissant, des mers „phosphoriques“ du Midi, qui la gagnent par la fureur de leurs tempêtes, qu'elle voudrait dominer d'un chant solitaire⁸, un court séjour de malade au Paris de l'Exposition⁹, puis quelques jours en Suède, où „les belles légendes s'attachent à chaque pierre du chemin“, et où la „Saga de Frithiof“ la charme¹⁰, pour

¹ P. 29.

² *Ibid.*

³ La princesse Thérèse d'Oldenbourg était la soeur de sa mère; *ibid.*, pp. 60-61. Visite de son oncle, Nicolas de Nassau; *ibid.* Leçons de piano par Rubinstein; *ibid.*, p. 62. Quelques lettres de cette époque, *ibid.*, p. 64 et suiv.

⁴ P. 26. „Mir war das Gedanke Heiraten ganz zuwider und an einen Thron ein Entsetzen... Ich wollte alles lieber als einen Thron; p. 195. Cf. p. 270.

⁵ P. 247.

⁶ Voy. pp. 42, 44.

⁷ Bengesco, ouvr. cité, p. 60. Elle va à Rome et à Naples. L'auteur cite les lettres d'Élisabeth à sa mère.

⁸ Staackelberg, ouvr. cité, p. 70 et suiv. (lettres). Elle était avec la princesse d'Oldenbourg, qui avait perdu sa fille, et elle donnait des leçons à des enfants princiers, désirant même se consacrer à l'enseignement. Aussi à Karlsbad, auprès de la grande duchesse, en été; pp. 88-89.

⁹ *Ibid.*, p. 88 et suiv. Puis de nouveau avec la grande-duchesse à Ragaz; *ibid.*, p. 88 et suiv. — A cette époque, elle voulait traduire Carlyle; *ibid.*, p. 90.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 90-91.



La princesse Élisabeth de Roumanie.

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITĂȚII
BUCUREȘTI
BIBLIOTECA INST. IST. N. IORGEA
Cota _____
Inventar _____

BIBLIOTECA
ACADEMIEI
REPUBLICII POPULARE ROM. 19

qu'Hélène de Russie la retienne enfin pendant trois semaines inoubliables, au Heidelberg de Gervinus, de Treitschke, de Bluntschli, de Helmholtz¹.

En 1869 à Cologne, on ménage à la jeune fille, qui a vingt-six ans révolus, une entrevue avec celui qui était depuis trois ans, à ses risques et périls, prince régnant de Roumanie, Charles de Hohenzollern-Sigmaringen, qu'elle avait aperçu à Berlin huit ans auparavant et dont elle connaissait la mère, Joséphine de Bade², et la soeur, la future comtesse de Flandre, une camarade d'enfance. Cette fois elle trouve, après deux heures de conversation, que ce prince aux „projets machiavéliques“ est „un homme charmant“³. Elle n'oubliera jamais la robe qu'elle portait alors⁴. S'il n'y a pas l'amour, elle est capable de s'en donner l'illusion : sa provision de romantisme initial l'y aidera au moins jusqu'à ce qu'elle pénétra dans le tempérament de cet homme, froidement attaché à son devoir, rigidement maître de lui-même, dévoué douloureusement à son métier, dont les sentiments, en dehors d'une grande et noble ambition, ne dépassaient pas une amitié d'estime. Sa réponse, très peu retardée, est : „laisse-le entrer ; c'est le vrai“, et, lui disant, lorsque les lèvres du jeune homme effleurèrent ses cheveux : „ceci me rend très fière et très humble“⁵, elle s'attache au cou la petite croix d'opale⁶ de ces fiançailles de simple promesse.

Dans quatre semaines elle était mariée.

Du pays où il faut aller elle ne sait presque rien. Seulement, à l'époque de Bonn, étant encore si petite, à côté de la silhouette du vieillard Arndt, clamant les vers cuirassés de sa grande lutte nationale, avait surgi la figure, inattendue, d'un petit

¹ *Ibid.*, p. 91 et suiv.

² Elle a connu Owen (p. 53), Clemens Perthes (p. 125), Getzer (p. 131), Else Arnim (p. 127), de Bacourt (p. 294).

³ Er habe ganz machiavellistische Ansichten... Das ist aber ein reizender Mensch, der Fürst von Rumänien. Mit dem lässt sich's sprechen.

⁴ Ich zog mich eilend an, hatte ein schönes, neues Kleid, ein blaues Unterkleid und darüber grafft ein weisses Seidenkleid mit kleinen Blümchen, viereckig ausgeschnitten, sehr schön ; p. 15.

⁵ Es macht mich sehr stolz und sehr demütig zugleich ; pp. 16-17.

⁶ Es sah so rein und weiss und edel aus wie eine Verheissung von etwas sehr Reinem und Gutem ; p. 16. — Pour l'amitié „nouée en Égypte entre Guillaume, frère d'Élisabeth, et ce frère du prince Charles qui fut tué pendant la campagne contre le Danemarck, Stackelberg, ouvr. cité, pp. 76-77. 2

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI

BIBLIOTECA INȘT. IST. N. IORGA

Cota

Inventar

23680

23680

étudiant, très brun, très appliqué, jusqu'à la pédanterie la plus accusée, qui, venant, avec deux frères lycéens¹, dans cette maison princière, capable de l'impressionner par son intellectualité, parlait avec une chaleur, qu'il n'aura pour aucun autre objet au monde, de son lointain pays qui était la Roumanie, — et elle se rappelle avoir entendu de sa bouche les premiers mots d'une langue qu'elle ne croyait guère devoir parler et écrire ensuite. Cet étudiant si sérieux pour son âge sera pendant longtemps le ministre de Charles I-er : Démètre Alexandre Sturdza².

Dans les mémoires dont nous tirons cette information de jeunesse, si intéressante par sa sincérité, il y aura çà et là la mention de cette patrie nouvelle: des expressions citées³, des incidents, comme, en rapport avec Bernays, sur la situation des Juifs en Roumanie⁴. Elle y invitera, en 1877, son ancienne éducatrice et amie Lavater⁵. Elle parlera de sa grande timidité à remplir les nouveaux devoirs⁶. Sur l'influence intellectuelle de son mari, capable de lui ouvrir des horizons, une seule mention, fugitive⁷.

Ses lettres de cette époque de profond changement témoignent de son désir d'être utile, mais en même temps d'une totale ignorance des choses du pays où elle était fière d'être reçue, au son des cloches, par des acclamations. Elle croit que tout a été fait par la main de celui qu'elle aime et qui se plaît à lui dire qu'il est le seul créateur de tout ce qui est nouveau et utile, car, très sincèrement, elle admire son mari, un vrai Guillaume d'Orange par sa froide réserve, qu' on nommera „le Sage“⁸, et, comme il a négligé de „fixer un peu la langue“ et de donner des manuels aux écoles, c'est elle qui s'en chargera, avec les

¹ Ein ganz junger Mensch aus fernem unbekanntem Lande. Er sagte, seine Heimat sei aus der Moldau und seine Muttersprache sei rumänisch. Es war ein kleiner, schwarzer Mann mit zwei noch dunkleren Brüdern, die Gymnasialisten waren; pp. 50-51.

² Sur une institutrice, M^{lle} Castan, qui avait été en Roumanie, Bengesco, ouvr. cité, p. 42.

³ *Penatenwinkel*, p. 101.

⁴ Pp. 61-62. Sur le musicien Enescu, p. 268.

⁵ P. 95.

⁶ P. 276.

⁷ P. 280. Elle discutait cependant avec de Gubernatis sur le sang celtique des races danubiennes et sur les liens d'étroite parenté entre ses Roumains et les Serbes.

⁸ *Ibid.*, p. 181.

demoiselles de sa Cour, qui traduiront du français, et le grand poète Alexandri — qu'elle arriva à connaître de la façon qui sera montrée dans la suite —, „critiquera et corrigera“ ; cela apprendra à la „jeunesse révolutionnaire“ qu'il lui faut abandonner la politique. L'ancien rêve d'être institutrice réapparaissait ¹, — et, à côté, l'habitude d'être garde-malade et providence des pauvres. „Pour encourager le travail des paysannes“ ², elle se revêtit du costume populaire, de millénaire beauté. Plus tard, elle se fera lire les chroniques du pays, qui lui plaisaient pour „leur style d'un classicité latine ou d'une naïveté biblique“, et elle pensait même à y cueillir des sujets ³.

On sent bien, cependant, que, par un curieux cas de psychologie, la princesse, plus tard la reine, entourée, flattée, sincèrement aimée même, dans un pays de coeurs bons même pour qui ne peut pas les aimer, n'est pas capable de se transplanter de tout son être dans le nouveau milieu, elle qui, devenant héritière de sa mère, pourra revenir si rarement et pour de si courts séjours comme en 1873, — en 1872 elle passe quelque temps à Rome, en 1874 en Angleterre ⁴, en 1878, en 1882, en 1890, en 1888 ⁵ à Monrepos, — dans la patrie ancienne, la vraie, où elle n'a connu que le goût amer des douleurs. Avec quel sentiment ému parle-t-elle de son Neuwied, avec ses calmes maisons de *Herrenhuter*“, de „son petit Neuwied“ de la tragédie d'enfance et elle ajoute : „Nos coeurs restent liés au foyer ancien“ ⁶.

Ne pouvant vivre là, elle s'y transpose par toute une oeuvre littéraire, loquace et un peu diffuse, mais parfois non sans charme. Elle permet de découvrir une Allemagne que celle qui lui était restée si fidèle ne pouvait contempler que de si loin. Une énergie comprimée jusqu'au bout dans ce qu'elle croyait être le bonheur, comme dans le malheur qu'elle croyait avoir laissé derrière elle, se jette éperdue dans une littérature qui, au moins sous le pseudonyme, bientôt cependant dévoilé, ne lui était pas interdite.

¹ Stackelberg, ouvr. cité, p. 131 et suiv.

² *Ibid.*, p. 139 : „um die Industrie zu heben“.

³ *Ibid.*, pp. 166-167 (1875).

⁴ Ceci en dehors des visites officielles avec son mari.

⁵ Lettre à Else von den Busche. — Depuis 1875 elle souffrait de cette paralysie des jambes qu'elle avait héritée de sa mère.

⁶ *Unsere Herzen bleiben an der alten Scholle hängen* ; p. 306.

II.

LA CONSOLATION LITTÉRAIRE ET LES AMITIÉS DOMINATRICES

Une personne sur le rôle douteux de laquelle nous reviendrons, Mite Kremnitz, montre dans ses notes sur les premières années de séjour d'Élisabeth en Roumanie, combien le milieu allemand cherchait à la retenir aussi par l'influence que devait exercer et qu'exerça de fait la „Hofdame“, une baronne de Witzleben, à laquelle la princesse de Wied avait confié sa fille ; elle va jusqu'à attribuer à cette descendante de la dynastie de Hesse l'action qui aurait „annobli“¹ une âme dont la noblesse instinctive n'avait pas besoin de leçons. Elle aurait sacrifié des années, pendant lesquelles sa beauté et son intelligence auraient pu lui assurer une autre situation et un autre prestige, préférant se cacher discrètement dans l'ombre d'une conseillère secrète, presque invisible. Au contraire, la dame d'honneur roumaine, veuve du grand financier Pierre Mavrogheni, aurait eu d'abord le défaut „latin“ de s'en tenir aux seules réalités de la vie pratique, ce qui contribua à ne pas pouvoir „adoucir“ les premières années d'une vie nouvelle pour la princesse, et, en seconde ligne, sa nombreuse famille l'aurait empêchée de se dévouer². À cette „puritaine“ allemande qu'était Élisabeth elle aurait trop confié les secrets d'une société aimant le plaisir, de sorte que cette pauvre dame de l'aristocratie roumaine aurait troublé l'onde claire de la pensée de celle qui déjà se révélait comme poète, dans des vers d'une facture d'abord capricieuse et rebelle qui n'ont rien de vraiment caractéristique, et surtout

¹ Sie war eine Frau von so hervorragendem Charakter und Ve standeseigenschaften dass sie einen grossen und stets veredelnden Einfluss auf die Fürstin ausgeübt hat ; *Carmen Sylva*, p. 74.

² *Ibid.*, p. 75.



La princesse Élisabeth vers 1870.



à notre point de vue. Dédaignant ce qui fait la beauté de l'amour, elle se serait rabattue, après la naissance d'une charmante fillette bientôt cruellement ravie à son affection fanatique, sur ce sentiment nouveau que ne pouvait pervertir et profaner aucune suggestion de la société roumaine ¹.

Mme Kremnitz croit même pouvoir affirmer que, avant la guerre franco-allemande, avec tout ce qu'elle remua dans le coeur des Roumains, la princesse de Roumanie aurait préféré revenir vers ses vieux pénates ². Elle ne trouvait aucun objet qui eût pu la retenir et son penchant pour l'éducation, se dirigeant vers l'institut fondé par la femme du prince Cuza, manquait, pour pouvoir amener des résultats réels, de „persistance et de patience“ ³.

La critique venimeuse poursuivra la princesse, ridiculisant son désir de pouvoir donner, après la naissance de cette fille, un héritier au trône roumain, ainsi que les soins, peut-être en effet non expérimentés, qu'elle croyait devoir accorder à sa santé ébranlée, et sa croyance aux choses mystérieuses de l'au-delà ⁴. Cette méchante personne va jusqu'à déclarer que, même si elle avait été bénie d'une nombreuse postérité, Élisabeth serait restée esclave de ces défauts de tempérament. Elle paraît regretter que l'attaque contre la colonie allemande à Bucarest en 1871, sans doute un acte inconsidéré, n'eût pas amené le départ pour l'Allemagne du couple princier si cruellement offensé.

Cependant l'auteur de cette biographie parfois si haineuse reconnaît que vers cette époque des rapports de sympathie s'établissaient entre la femme du Souverain et une nation à laquelle elle veut bien reconnaître des qualités de sincérité „naïve“, d'attachement à ses princes, sans oublier une langue belle de mélodie italienne et de mélancolie slave ⁵.

Un nouveau voyage en Italie, pour des raisons de santé, pourrait être considéré aussi comme un moyen d'échapper à ce milieu

¹ *Ibid.*, p. 77 et suiv.

² *Ibid.*, p. 80.

³ *Ibid.*, p. 81.

⁴ *Ibid.*, pp. 85-87.

⁵ *Ibid.*, pp. 87-88. Cf. l'appréciation d'une Française de naissance, Mme Hélène Bibescu, en 1886: „Elle est la bonté et la simplicité mêmes“; Robert Scheffer, *Orient royal*, p. 3, note 1.



qu'elle chercha vivement à aimer, comme un devoir sacré de sa situation, mais qui devait lui échapper jusqu'au bout. Elle descend, aussitôt refaite par une atmosphère qui lui était déjà familière, jusqu'à Naples, pour remonter vers Gènes. Des figures connues, du monde princier auquel elle était habituée, surgissent sur son chemin : on désirerait avoir les lettres qu'elle a dû écrire pendant ce retour d'un bonheur perdu.

Revenue en Roumanie, elle visite l'ancienne capitale du pays, Târgoviște, si riche en églises, mais cette architecture de vieille synthèse, à laquelle l'Orient byzantin musulman et les traditions de l'Occident ont également contribué, ne lui parle pas, de même que les princes du passé ne se dressent pas devant son esprit, cependant si romantiquement accessible à de pareilles suggestions. Pour les hommes et les choses de l'histoire roumaine elle n'aura pas l'intérêt que lui avait inspiré dès le début au moins une partie du paysage, celle qui ressemblait à ses propres souvenirs dont son âme, marquée une fois pour toutes, ne pourra pas se séparer.

Un nouveau voyage ramène l'exilée au berceau de sa race, pendant que le prince remplit des devoirs politiques envers son puissant voisin, bientôt, au moins quant aux apparences, un ami aussi, l'empereur et roi François-Joseph. De nouveau dans le pays que l'enfant adorée préférait à tout ce que lui avait montré le récent voyage, la mère heureuse verra disparaître l'unique vrai bonheur de sa vie. Avec elle semblait partir aussi ce qui liait plus intimement la mère, maintenant malheureuse pour toujours, à cette Roumanie dont la petite Marie avait été, d'âme et de cœur, l'enfant.

Mais celle pour laquelle, comme pour son époux, la vie n'était qu'un devoir, fût-il dur et douloureux, à remplir jusqu'au bout, ne voulait pas manquer à ce qu'elle croyait sa mission. Elle, qui avait publié déjà ce recueil de vers faciles et espiègles, *Meine Ruh'*, dont la continuation parut en 1885, se prit à lire la poésie roumaine d'un Alexandri, dont l'inspiration n'était pas trop différente de la sienne, à en faire des traductions¹, en même temps qu'elle voulait révéler aux Roumains, maintenant ses Roumains à elle, les beautés de la poésie allemande². A Franzensbad elle montre

¹ *Rumänische Dichtungen.*

² Fragment de lettre à sa mère, dans Mite Kremnitz, ouvr. cité, pp. 116-117.

le produit de son travail à ce Wilhelm de Kotzebue qui, jadis consul en Moldavie et marié à une femme de l'aristocratie roumaine, avait déjà consacré à l'époque antérieure dans la vie du pays une esquisse de moeurs d'une grande vérité, dans un esprit d'intelligente sympathie, le roman *Laskar Viorescu*, et avait donné une bonne traduction des chants populaires roumains¹.

Dès 1872 la princesse avait désiré connaître le grand poète roumain Alexandri, dont l'influence fut, pendant quelque temps, profonde sur ses premiers essais littéraires tournés vers une Roumanie qu'elle connaissait si peu pourtant. Une lettre, datée 2/14 juin 1872, de Jean Alexandri à son frère le poète, lettre dont je dois la communication à la bonté de M. Michel J. Kogălniceanu, montre comment, devant le visiteur, la princesse, le prince, le frère de celui-ci, Léopold, furent profondément émotionnés par le petit poème de Basile Alexandri sur la perte de l'enfant princier et comment la mère, touchée dans son sentiment le plus profond, témoigna le désir de connaître personnellement celui dont elle avait lu la jolie et douloureuse légende des „Perles“ (*Înșiră-te, mărgărite*), apprise par coeur après son deuil, légende qu'elle voulait traduire en allemand. Comme le chantre moldave avait été l'ami intime du prince Cuza, détrôné en 1866, et auquel avait succédé le premier des Hohenzollern, l'auteur de la lettre appréhendait un refus de la part de ce fidèle d'un passé récent, et c'est pourquoi il croit devoir insister: „Il me semble bien difficile, en effet, que tu puisses te soustraire à l'invitation, vraiment partie du coeur, qui t'a été faite par mon entremise, et j'attends avec impatience que tu me fasses connaître ta résolution²“. Il ajoute que la petite savait déjà la première strophe d'un poème d'Alexandri et qu'elle la chantait d'une voix que la princesse, attendrie, cherchait à rendre. Et les dernières lignes de la lettre sont tout aussi belles que ce qui les avait inspirées: „Deux choses me frappèrent pendant cette entretien intéressant. La douleur que j'avais devant moi, loin de commander la contrainte, s'imposait doucement à tous comme pour atténuer sa vivacité et il m'était

¹ Elle trouva un encouragement aussi auprès du romancier Paul Lindau, qui publia les traductions de „E. Wedi“ (cf. cependant R. Scheffer, *Orient royal*, p. 108).

² La lettre est en français.

permis à moi-même de la partager sans craindre de l'augmenter. Cette douleur-là on peut l'affronter, car elle est surtout à l'abri de ces vulgarités qui distinguent les manifestations du cœur chez nous¹.

Les premiers essais littéraires en prose de la princesse Élisabeth datent de 1875 seulement. Ils n'ont pas de caractère et d'orientation. De vagues figures abstraites auxquelles une autre connaissance de l'art que celle de cette jeune femme dépaysée aurait été nécessaire pour leur inspirer la vie. Telle cette légende de la Douleur qui rencontre la Patience et le Travail, — début timide qui eut deux éditions, en 1882 et en 1885. Pour trouver une direction et s'y arrêter il fallait, dans cette initiation roumaine par une atroce souffrance, du temps, et l'activité créatrice de la princesse fut arrêtée d'abord par une affection héréditaire, qui la rendit presque paralytique, la clouant sur une chaise de malade, et puis par les soucis de la guerre de l'Indépendance, qui grandit non seulement devant la nation reconnaissante, mais aussi aux yeux de sa compagne assoiffée d'exploits extraordinaires, de romantiques preuves de bravoure, Charles I^{er}. Elle, qui avait trouvé l'occasion, comme sœur de charité, de montrer encore une fois son intérêt ému pour la souffrance humaine, et qui sortit de sa tâche difficile comme rajeunie et refaite, ayant la fière conscience d'avoir rempli avec dévouement une oeuvre utile, se borna donc à écrire la vie de son petit frère torturé pendant tout le cours de sa brève existence dans un opuscule qui n'a été publié que plus tard, preuve de piété sans doute, mais d'une dure vérité dans des détails physiques presque dégoûtants.

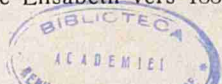
Une lettre extrêmement intéressante adressée à sa future collaboratrice littéraire la montre préoccupée, pour ses premiers grands poèmes, du vrai caractère de Byron, dont elle donne une caractéristique aussi vraie qu'originale, de la façon dont Sapho est rendue dans le drame de Grillparzer².

¹ La lettre en entier dans l'Appendice.

² Mite Kremnitz, ouvr. cité., pp. 152-153. Il est question aussi d'une nouvelle qu'elle vient d'écrire. Sur le projet de rédiger une autobiographie par des pièces de vers comme un journal, *ibid.*, p. 155. Aussi un roman dans ce sens, *ibid.*, p. 156.



La reine Élisabeth vers 1880.



Une femme d'une rare originalité d'esprit et d'une nouveauté de pensée intime éblouissante, l'impératrice Élisabeth, s'exprimait, en 1897, de cette façon, dure, mais correspondant à la vérité, sur l'oeuvre littéraire de celle qu'elle „aimait“ : „Sa jeunesse est digne d'admiration. Elle est encore la *Backfisch* allemande, malgré sa couronne royale exotique et ses cheveux blancs. Et le monde de ses sentiments est restée le même, bien qu'elle fût devenue une mère malheureuse. Elle est encore aussi impulsive et facilement inflammable, pour aussitôt se calmer. C'est aussi le défaut de ses oeuvres. Elle n'a pas de patience pour s'arrêter et s'approfondir sur sa pensée, comme si elle serait poursuivie par une soif d'événements derrière lesquels elle espère trouver l'inaccessible. C'est pourquoi elle ne trouve pas le repos qui est le vrai but. Il faut renoncer à l'action. Éternel est seulement ce qui n'est pas arrivé ¹⁴.

La participation active à la vie du pays, au moment décisif de cette guerre de libération, contribua essentiellement à la réunir d'âme à cette nouvelle patrie. Une éclosion de littérature roumaine, dans cette langue allemande qui cependant n'était pas celle de sa conversation habituelle, suivit aussitôt. Elle oubliera que, ses espérances de plusieurs années ayant été déçues, ce ne sera pas d'elle que viendra la continuation de la dynastie, pour s'efforcer de vivre, autant qu'il lui était possible, en Roumanie dans ses écrits aussi.

Mais la casanière, qui ne connaissait des aspects du pays que le décor de Sinaïa et, des habitants, que l'aristocratie internationalisée et les guides de ses excursions dans la montagne, n'eut pas la vision directe, le sens intime de la Roumanie et des Roumains. Elle prit donc délibérément l'interprétation d'Alexandri,

¹ Ihre Jugendlichkeit ist bewunderungswürdig. Sie ist noch immer der deutsche Backfisch, trotz ihrer exotischen Königskrone und ihrer weissen Haare, und auch ihre Gefühlwelt ist dieselbe geblieben, obwohl sie inzwischen unglückliche Mutter geworden ist. Sie ist noch immer so impulsiv und leicht entflammt und rasch versiegend. Darunter leiden auch ihre Werke. Sie hat keine Geduld, in ihrer Gedanken sich aufzuhalten und zu vertiefen, als ob sie vergehen würde vor Durst nach Erlebnissen hinter welchen sie das Unerreichbare zu erreichen hofft. Deswegen findet sie nie die Ruhe, die das einzige Ziel ist. Man muss aut die That verzichten. Nur das Unerreichbare ist das Ewige“; Constantin Christomanos, *Tagebuchblätter*, Vienne 1899, p. 109.

devenu hôte, commensal et ami de la Cour, et se l'appropriâ.

Elle composa en 1879 le libret d'un opéra roumain qui s'appelle *Neaga* et dont la musique fut donnée par un compositeur suédois établi à demeure dans la capitale roumaine¹: il est question d'un „drame dans les salines de Roumanie“, que, du reste, la princesse ne paraît avoir jamais visitées.

Mais, aussitôt que de nouveau elle se rend chez elle, le passé la prend entière. S'entendant nommer comme dans sa jeunesse la „prinzesschen“, la „Lisbeth“ aimée, par ceux qui la reçoivent avec enthousiasme, à grand renfort de trombons et de flonflons, jusqu'à la fidèle „dienerschaft“ rurale: Pinchen, Cathrinchen, avec les nouvelles poussées d'enfants, jusqu'aux Marie et Cathie, elle paraît oublier tout ce qui s'est passé après le départ de la maison maternelle, qu'elle continue à adorer. Le journal versifié de sa vie contient tout un long morceau sur ce retour, sans cesse désiré². Les rencontres avec les deux empereurs de sa race, à Ischl, à Potsdam, sont à côté de cette joie familière et locale: elles intéressent beaucoup moins celle qui vient de retrouver la vieille forêt de son enfance, de ses rêves d'adolescence. Elle a échappé de nouveau à la Roumanie, qui paraissait avoir bien gagné, cette fois, de la prise sur son âme.

Le pays lui donne bientôt une couronne royale qui ne paraît pas trop la toucher; toute sa pensée, toutes ses aspirations vont vers d'autres buts. Les grandes cérémonies de la proclamation du royaume la trouvent à sa table faisant des vers dans lesquels cette nouvelle situation lui paraît plutôt amusante³. Cette même année, le roi présente à l'Académie Roumaine le luxueux livre, intitulé *Stürme*, dans lequel la reine avait réuni les poèmes: *Sappho*, avec ses longs vers d'épopée, *Hammerstein*, avec des souvenirs du Rhin, et deux autres, d'un sujet moins local, et dans *Jehovah* elle attaquait ce mythe d'Ahasvérus qui demande un autre élan et aussi une vie autrement vécue que celle de la recluse couronnée⁴. Avec une grande habileté du vers polyrythmique elle

¹ Mite Kremnitz, ouvr. cité, p. 156. Un „Sonnenkind“ avait été demandé par ce compositeur pour une de ces inspirations; *ibid.*

² *Ibid.*, pp. 157-159.

³ *Ibid.*, p. 163.

⁴ Aussi la nouvelle „Prière“; *ibid.*, p. 169.

cherche à rendre le type romantique de la Sorcière (*Die Hexe*, 1882).

Les *Handwerkerlieder*, de la même époque, sont en rapport avec la construction du château de Sinaïa. Mais ce séjour dans la montagne, avec tout ce qui l'y enchantait, donne au poète l'idée de traiter, pour la première fois, un sujet de vie populaire, paysanne, en Roumanie. Les „Contes du Peleş“ parurent, et il est impossible de ne pas y reconnaître l'inspiration légère, la facture un peu hâtive, le caractère conventionnel de la façon dont le grand poète, qui, devant la jeune gloire de Michel Eminescu, entraît dans l'ombre d'une estime froide, avait traité cette paysannerie fondamentale de son pays.

Mais il y a, en même temps, le sens de la montagne roumaine, une profonde sympathie pour les légendes qui s'y rattachent et auxquelles elle en ajoute de sa propre imagination, leur ressemblant, une puissance d'animer les forces de la nature qui y dominent et que l'auteur voit flotter dans l'air, entend parler, fait agir d'après des désirs et des passions qui sont ceux des hommes. Celle qui ne s'est que si rarement éloignée des deux palais bucarestois et du nid de forêt à Sinaïa a eu soin de s'informer sur la vie des bergers ; elle connaissait depuis longtemps, pour l'avoir adopté et recommandé, imposé même aux dames de son entourage, le costume que portent ces paysannes assez cruelles pour engager un jeune homme à passer l'hiver dur sur les pics glacés et assez belles pour arriver à voir ce caprice réalisé. La vision de la veillée du pâtre sous le sourire scintillant des étoiles ne manque pas d'une réelle beauté, et tout un monde d'êtres surnaturels apparaît à son geste. La légende du pic de la Fourmi (Furnica), avec la reine des bestioles qu'est devenue, heureuse, au milieu de leur travail et de leur dévouement, la jeune fille qui possède le don des beaux travaux d'aiguille, mais qui, l'heure d'un autre bonheur une fois venue, veut s'échapper pour aller vers l'avenir avec le beau prince qui fouillait de sa lance dans le palais minuscule des sujettes de Viorica, est un très beau morceau de bonne littérature, surtout dans les harmonieuses cadences de l'original allemand. Les deux Jepi, qui deviennent des rochers pour ne pas devoir se disputer dans un combat inspiré entre frères par la belle jeune fille qu'ils aiment également et qui devient la blanche cascade écumante descen-

dant éternellement sur leurs flancs de granit peut être mise à côté de ce touchant récit. L'histoire du Caraïman avec sa cornemuse miraculeuse, apparaissant comme un nouveau créateur qui a contre lui, sans cesse, l'agitation fatale de ses propres oeuvres animées, manque seulement d'un développement dramatique plus suivi et mieux surveillé. Le procès de transformation de la vie d'une forme à une autre, tel qu'il est incorporé dans la mythologie grecque et qu'il s'est transmis dans les contes populaires roumains, donne un rythme intense au chapitre sur la grotte de la Ialomicioara : on découvre que la princesse avait commencé à boire à cette nouvelle, fraîche et riche source d'inspiration. Dans la présentation de la légende du pic Omul, l'auteur mêle ses propres souvenirs de services rendus aux malades dans l'ancienne patrie et des réminiscences de Bouddha, le fils de roi qui s'initie à la souffrance infinie de l'humanité et qui s'emploie, en s'humiliant, à lui venir en aide ; il y a aussi les guérisons miraculeuses de sa mère par le seul efflux qui part du bout de ses doigts¹ : une synthèse personnelle intervient donc dans une présentation jusque là purement objective ; une fin malhabile n'arrive pas à gâter la profonde influence mystique de l'ensemble. D'autres morceaux n'ont pas la même unité d'action, ni le même sens philosophique de ce qui dépasse les réalités courantes de la vie.

La reine essaie aussi dans le domaine de l'histoire, comme pour les origines de ce haut pic du Ceahlău qu'elle n'a jamais vu, et elle descend jusqu'aux souvenirs de la guerre récente pour montrer l'amante qui cherche son bien-aimé blessé sur le champ de bataille.

Les noms mêmes sont bien choisis, tirés d'un répertoire populaire dans les fouilles duquel elle avait dû trouver un guide sûr : Baba Coaja, Alba, Porfirie, moș Gloanță, Bujor.

Alexandri, auquel sa royale amie avait emprunté pour un de ses héros le nom de Briar, qui est chez le poète moldave un géant à la massue formidable, alors que dans le „conte du Peleș“ il revêt la chlamyde royale, est souvent dépassé aussi bien comme puissance d'imagination que comme délicatesse et sens mystérieux des choses. Dans l'énergie d'une légende toute neuve il y a quelque chose qui rapproche la princesse enfermée dans le palais que garde la sévérité impériale de son mari de ce grand

¹ P. 125.

poète malheureux, vivant au gré du caprice des temps, qu'elle a connu, apprécié et traduit même sans essayer l'impossible d'appriivoiser cette âme fière et solitaire. Et la richesse de certaines descriptions de nature, la puissance de personnifier les éléments font penser à encore un de ceux qui, à ce moment, entre 1880 et 1890, faisaient leurs preuves dans une nouvelle littérature, de hardiesse et de pittoresque dans les sujets et dans la façon rudement personnelle de les traiter, Delavrancea, le grand conteur aux mille couleurs, aux racines implantées dans le fonds même de sa race valaque, si différente de celle dont avait surgi, matiné de „boïarisme“ franco-phanariote, le vieux Moldave Alexandri.

Combien reste inférieur le vague récit romantique *Ein Gebet*, qui est de la même époque, avec son sujet d'amour romantique, à la façon d'un Zacharias Werner, mais sans rien des suggestions mystérieuses de l'époque où florissait ce goût, maintenant si périmé!

Malgré un voyage en Moldavie, plein de surprises dans cette région inconnue, d'une si grande variété de paysages imprévus, et malgré l'enthousiasme sincère dont elle fut l'objet, la princesse se sentait douloureusement étrangère dans un monde bien différent de celui de son enfance et dont elle apprenait la langue, qu'elle arriva à parler avec précision et avec grâce, sans pouvoir déchiffrer l'âme, si complexe, des archaïques traditions, qui lui correspondait. Elle se rabattit sur des occupations scolaires qu'elle avait essayées dans sa patrie et dans lesquelles elle croyait pouvoir se découvrir une vocation : on la voit assister à des examens, distribuer des prix ; elle critique les accoutumances roumaines dans ce domaine et propose des changements sur lesquels on ne s'arrête pas¹. La princesse avait pensé aussi à un patronnage littéraire, distribuant aux jeunes filles qui se trouvaient autour d'elle des livres à traduire, dont le choix n'était pas toujours le meilleur ; quelque chose en est resté sans que la littérature de la nouvelle patrie y eût vraiment gagné².

De l'ennui de Bucarest, ville qui avait perdu son ancien

¹ *Ibid.*, p. 90.

² Voy. notre *Istoria literaturii contemporane*, I, p. 33. Parmi les traducteurs aussi l'historien A. D. Xénopol. Cf. Mite Kremnitz, ouvr. cité, p. 96.

caractère pour s'affubler d'imitations occidentales, elle se console en allant à Sinaïa, où le couple princier fut logé près d'un gentil couvent du commencement du XVIII-e siècle, fondation d'un Cantacuzène revenu d'un pèlerinage jusqu'à la montagne de Moïse, dans les cellules même des moines; elle s'amusera à esquisser sur les murs les portraits des personnes faisant partie de son entourage: ces esquisses existent encore, et il paraît qu'elles ne manquent pas de ressemblance.

C'était un retour à la forêt de son adolescence. Une poésie de touchante simplicité, très vraie, s'essayait encore, à l'époque où celle qui avait écrit d'une plume légère, au gré des incidents de sa vie, les morceaux lyriques de „Mon Rhin“, de „Patrie“ et de „Meine Ruh“, ose attaquer des sujets de poèmes aussi difficiles que „Sapho“ ou „Jéhovah“¹. Des pensées, parfois personnelles, s'y ajoutent et elles seront réunies dès 1882 dans ce volume qui aura aussi une traduction française, préfacée par Louis Ulbach.

¹ Aussi la *Sorcière* déjà citée, *Le Sphinx*, *Chansons de la Mer*, *Rosée*, „*Unter der Blume*“, des tentatives dans le domaine de la poésie sociale, comme ces *Chansons d'artisans* dont nous avons déjà parlé.

III.

ÉLAN VERS LA LITTÉRATURE DE CARACTÈRE UNIVERSEL

Dès ce moment la reine était sous l'influence de cette femme très intelligente, d'un sens distingué pour la littérature, ayant une discipline intellectuelle beaucoup plus sûre, mais plus étroite que celle de sa future collaboratrice littéraire, mais cherchant dans toutes ses relations, auxquelles elle n'apportait ni de vraies sympathies, ni la moindre fidélité, la passion maladive de fouiller dans les âmes, comme elle l'a fait, s'offrant et se refusant en même temps, avec un raffinement peu ordinaire, avec Eminescu, pour trouver des satisfactions personnelles et surtout de la matière pour ses propres oeuvres, d'une valeur plus que discutable¹. Venue en Roumanie depuis assez longtemps, ayant épousé un des médecins envoyés à la reine Élisabeth par la reine de Saxe pour l'aider dans son oeuvre charitable pendant la guerre², Mite Kremnitz, chargée, peu de temps après, de revoir les notes journalières du roi, qui voulait montrer au monde entier, mais surtout à son inoubliable Allemagne l'oeuvre, digne d'éloges et de respect, qu'il avait accomplie, fut dès cette date la personne dont l'influence sur l'esprit impressionnable, facile à gagner, d'Élisabeth de Roumanie fut la plus profonde.

Elle amena l'abandon de la direction que représente la seule publication d'une vraie beauté dans la riche activité de la prin-

¹ Voy. Scheffer, *Orient royal*, p. 17: „par les arrière-cabinets pénétrait parfois une dame, mielleuse de ton, insinuante, la fausseté et l'intrigue peintes sur la physionomie“. Ailleurs (*ibid.*, p. 44): „perfide amie, espionne et conseillère dangereuse à tous égards, hardie sous des dehors humbles, et hâte de toute la Cour“.

² Il était le frère de la femme allemande du critique qui dominait alors la nouvelle littérature.



cesse, les „Contes du Peleş“, pour des tentatives ambitieuses, mais échouées l'une après l'autre, dans lesquels on sent le retour décidé au monde que la reine avait paru abandonner ou mettre en seconde ligne. Cependant le souvenir de l'amitié avec Alexandri lui fait écrire encore *Durch die Jahrhunderte* (1885), et, en 1886, elle se prend à rédiger des chapitres de cette vie du passé roumain qu'elle connaît si peu, comme une biographie du prince Constantin Brâncoveanu, décapité, avec ses fils, à Constantinople par les Turcs, ou la légende de la mère d'Étienne-le-Grand, tout cela devant former „le second volume du livre“ „Le royaume de Carmen Sylva, légendes et récit“ ; elle pense à un troisième, avec les légendes des fleurs, dont s'occupait alors le folkloriste bucovinien Siméon Fl. Marian, à un quatrième, tiré directement des chroniques, et elle transpose en prose courante le petit poème d'Alexandri, „la motte de Burcel“¹. Puis le sujet roumain revient avec les deux pièces de 1890, *Ullranda*, qui reprend une figure des „Contes“, et *Mărioara*, plus tard dans son dialogue avec le ruisseau capté pour le palais de Sinaïa (*Pelesch im Dienst*), dédié au prince de Reuss — avec des souvenirs de la construction, à côté de tout un petit monde de nature animée et non sans charme. Le difficile sujet, demandant une autre initiation à l'état d'âme permanent des Roumains et à leur passé, l'attire vers le drame sud-est européen du bâtisseur qui doit payer l'accomplissement de son oeuvre par le sacrifice de la femme qu'il aime, du „maître Manuel“ (pièce, 1892) où cependant le vieux maître devient un Florentin, „Pietro Manolo“, fils de Sforza, sa femme s'appelle Gianetta et il y a des Roumains du XVI-e siècle, portant des noms anachroniques et vulgaires, comme Vulpeanu, Romescu et Lupulescu : le rôle du prince Neagoe devient odieux. Mais on voit bien l'absence de tout bon conseil concernant ce milieu, rendu d'une façon caricaturale².

É fin, si, très tard, gagnant pour l'illustration le plus grand des peintres roumains, Grigorescu — déjà il y avait des dessins, non signés, dans les „Contes“ —, elle présente la „lunca“ roumaine, l'orée près de l'eau vive (1904), si elle finira par décrire, après

¹ Mite Kremnitz, ouvr. cité, pp. 227-228. Cf. aussi *ibid.*, p. 244.

² Sur une *Neaga* de 1885, *ibid.*, p. 213.



La reine Élisabeth après 1880.



aussi éloigné de la science que de la vraie littérature. Le roi, qui considérait avec déplaisir l'activité littéraire de son épouse, défendit la représentation de cette pièce au Théâtre National de Bucarest¹.

Ébranlé par la mort de son père, le souverain en est presque malade. Désespérée, croyant le voir suivre ce père dans le tombeau, la reine pense à le consoler dans ses souffrances en écrivant avec sa collaboratrice, à laquelle elle paraît s'être confondue d'âme, l'Histoire de la vie de Charles I-er. Malgré cette épreuve et malgré l'illusion qu'elle pourrait donner enfin l'héritier au trône, l'oeuvre littéraire, — qui n'avait rencontré que peu de sympathies en Allemagne, encore moins en France, où avaient paru les *Pensées d'une reine*, généralement banales, et *Le roman d'une princesse*, restant totalement ignorée en Roumanie, où on ne pensa pas à essayer une traduction des vers ou des récits, — après celle, répandue par la voie officielle, des *Contes du Pélech* —, lui paraissait devoir être continuée sur la même ligne et dans les mêmes conditions. Elle fait l'éloge le plus enthousiaste de l'amie avec laquelle elle veut, de nouveau, partager le travail : „Non, notre chaîne ne se laisse pas défaire ! Elle est du métal le plus fin et le plus noble, d'or pur, clair comme le soleil, et vraie. Il n'y a jamais eu un mot de mensonge entre nous²“. On verra la façon dont Mme Kremnitz traitera la reine de son vivant.

La lecture du *Bel Ami* de Maupassant a provoqué tout un procès intérieur dans l'âme de la princesse dont le romantisme de jeunesse est resté intact. Elle trouve ce „réalisme“ bas et dégoûtant : rien qu'en lisant quelques ouvrages de cette façon, elle en mourrait. L'art a une mission sociale. Il faut répondre à de pareils excès par quelque chose de tout à fait pur. Il y aura, dans l'oeuvre nouvelle, qu'elle voulait écrire, avec sa collaboratrice, une femme, d'une irréalité magnifique et d'une grande distinction, disputée entre deux hommes dont l'un, le plus ressemblant à sa psychologie, le cède à l'autre, esprit pratique, qui se propose de lui faire connaître la vie avec ce qu'elle a d'honnête dans ses

¹ *Ibid.*, pp. 244-255.

² *Ibid.*, pp. 214, 217.

soucis et dans son labeur¹. Elle espère la gloire, au moment où elle pense à réunir toute son oeuvre poétique, lui cherchant un titre et s'arrêtant à „eurika“². Un grand élan de production lui fait écrire, pour montrer qu'on peut continuer le genre de Dickens, s'élever au niveau du grand romancier anglais, qu'elle admire, l'histoire des deux vieillards, l'homme et la femme, qui, vers la fin de leur vie, le soir, en arrivent à se dire pourquoi leur vie ne s'est-elle pas confondue dans un bonheur dont l'idée les fait pleurer sur leur irrémédiable solitude. Il en résulte la nouvelle „Ce fut une erreur“ (*Es war ein Irrthum*). Mais le sentiment que c'est à cause d'elle que Charles I-er n'aura pas un héritier direct lui fait penser à un livre consacré au plus grand sacrifice qu'une femme pourrait faire : séparer son infécondité de celui qu'elle aime tant, préparer un mariage plus heureux et, lorsque le couple qui lui devra son bonheur disparaît, prendre soin elle-même de l'enfant qui n'a pas été conçu dans son sein³. Et, avec cela, elle rêve d'un grand cri de révolte contre les formes de Cour, contre cette vie grise que lui avait imposé l'homme digne, solennel, taciturne qu'elle respecte, qu'elle a cru aimer, pour se montrer telle qu'elle a été, écrasée sous un fardeau qui lui semble maintenant insupportable (*sub pondere*). Elle vient de lire la biographie de cette pauvre Jeanne Carlyle, si longtemps et si complètement oubliée par l'homme de génie auquel elle a eu tort de se donner, et une comparaison avec sa propre solitude, son propre abandon s'impose au cours de cette année de famine quand autour d'elle il y a le désespoir d'une population rurale, qui pourrait aller jusqu'à la révolte⁴.

La nouvelle dont il est question plus haut cherche à fixer un milieu. Un riche milieu de Berlin, extrêmement raffiné, avec sa Victoriastrasse, et l'héroïne, minutieusement décrite, et non sans art, est une fille du Nord, une comtesse d'origine scandinave. Il n'y a pas de récit direct ; tout se passe dans le salon où on prépare le thé et où on fouille dans le passé, pour ame-

¹ *Ibid.*, pp. 214-215.

² *Ibid.*, pp. 217-219.

³ *Ibid.*, pp. 224-227.

⁴ *Ibid.*, p. 229.

ner des reconnaissances et des déclarations. Rien qu'un dialogue, plein de souvenirs douloureux et de regrets. Une forme comme celle des „Comédies et proverbes“ de Musset.

Le roman *Feldpost*, dont la ligne générale a été déjà notée, place la jeune femme qui a tant de difficulté à s'initier aux réalités de la vie, à l'époque de la guerre franco-allemande, qui appelle son mari, aussitôt après les noces, sur le front. Il y a aussi des sentiments politiques dans cet échange de lettres, d'un caractère un peu plus vivant que dans *l'Astra*: Gerta est d'opinion qu'il „faudrait cesser une fois de mettre le château de Heidelbergl sous le nez des Français et, de leur côté, les Français devraient admettre en toute paix que le Rhin ne leur appartient pas et que les Allemands se sont fait payer Memel et toute la honte depuis longtemps à Leipzig, alors que l'entrée à Paris n'a pas été sans profit pour les Français. On a tant de fois égalisé les comptes qu'on pourrait se croire une fois quitte. Je regrette de ne pas être touchée de la joie générale et de l'histoire avec l'ennemi héréditaire¹“. Elle hait, du reste, la guerre en elle-même, une chose terrible et dévastatrice, contre la volonté de Dieu. Mais les parents du jeune soldat critiquent son „éducation internationale“, qui est un peu celle de la reine elle-même². Comme la princesse elle-même dans ses jeunes années, elle lit Carlyle, aux „murs cyclopéens“, et Mommsen, mais aussi Cromwell et Frédéric-le-Grand³. Elle ne sait pas ce que c'est que le patriotisme et, en fait de religion, elle aurait désiré être bouddhiste⁴. Elle admet que les Allemands auraient été des „ours“ avant le contact avec les Français, un „Kulturvolk“, dont les critiques ne connaissent pas même la langue, qui est „si parfaite de forme qu'elle semble coulée en bronze, jusqu'à être en danger de se glacer (*zu erstarren*)“, la décadence dont on parle n'étant que l'effet du plus haut développement“. Du reste après la montée des Allemands, viendra le flux slave⁵. Il y a aussi, bientôt, des prisonniers français dans cette maison où Gerta parle si bien la langue des ennemis, et sous le toit de celui qui combat contre

¹ Pp. 19-20.

² P. 27.

³ Pp. 31, 58.

⁴ P. 42.

⁵ Pp. 43-44.

l'ennemi on entend maintenant des conversations pacifiques, des lectures de comédies dont la description par celle qui ne comprend pas la lutte entre deux nations lesquelles n'ont fait jadis qu'une „doit énerver le défenseur de l'Allemagne“¹. Il était depuis longtemps indigné de voir ces prisonniers si bien traités par les femmes allemandes auxquelles, du reste, ils répondent par des actions de grâces². Il apprendra avec des sentiments beaucoup plus douloureux que tel de ses amis allemands vient de confesser son amour à la jeune Gerta, qui, décidée à être absolument sincère, ne manque pas d'écrire tout, jusqu'aux embrassements, à son mari et d'ajouter qu'elle comprend son amour à lui par celui par lequel elle a répondu à Gerhard ; elle ira jusqu'à aller le chercher pour quitter ensuite, après une scène terrible avec sa belle-mère, la maison conjugale pour se consacrer aux soins des blessés³. Mais elle finira par oublier Gerhard qui se défend de vouloir continuer à l'aimer et elle reviendra après des „psychanalyses“ qui sont profondément poussées à de nouveaux sentiments d'une âme qui connaît enfin la vie, envers son Rolff délaissé.

C'est sans doute une oeuvre vivante, la seule qu'eût donné cette longue collaboration : les lettres de Gerta, qui paraît être la reine, sont vraiment touchantes.

Il n'en sera pas de même pour les quelques nouvelles réunies à *Es war ein Irrtum* dans le volume paru à Bonn en 1888 sous le titre *In der Irre*⁴. Elles sont d'un ton vague et terne, sans développement et action.

Une seule parmi elles, *La belle-mère*, peut provoquer l'intérêt, sinon par la gradation des effets littéraires, mais par la présentation de la vie roumaine à la campagne, vie que ne peut pas oublier la fille de propriétaire campagnard enfermée pour ses études dans une Maison de nonnes à Paris, par le spectacle des journées passées dans ce milieu de la patrie où elle revient pour un mariage forcé et rencontre, à côté, un amour maternel coupable, par la description des fuyards que poursuivent les loups

¹ Pp. 132, 141, 143, 201.

² Pp. 49, 141. Cf. pp. 161-162, 205-206.

³ P. 267 et suiv. Sur la façon dont cela se passe chez les humbles, pp. 349-350.

⁴ Cf. *ibid.* pp. 254-256.

et par la présentation de celui qui, accourant pour se venger, reste enseveli dans les hautes neiges : un romantisme malhabile se mêle, avec le voeu au diable, qui pèsera sur l'existence de la jeune fille, avec la scène, impossible, dans laquelle la femme infidèle apparait, chassée par son amant, pour présenter à sa belle-mère, dont la reine a voulu faire une image de suprême sacrifice, l'enfant du péché, que cette sainte consent à adopter. Encore à cause du cadre roumain un peu de vie filtre aussi lorsque la reine écrit l'„enterrement dans les Carpathes“, avec les paysans et le pape, bien qu'il s'agisse d'Anglais venus de lointaines colonies que l'„autoressess“ princière ne pouvait pas connaître.

En 1889 aussi, paraît un recueil de récits *Rache und andere Novellen*, dans lequel la collaboration avec Mme Kremnitz se maintient pour cette nouvelle d'une dure, sauvage et répugnante „vengeance“ paysanne qui donne le titre à l'ensemble ; à côté, la reine présente deux anecdotes dont l'une seule, la lutte d'un pâtre avec un ours, a trait aux conditions de la vie roumaine, l'autre ayant un sujet havanais. La même année, une librairie de Paris donnait la traduction de deux nouvelles de Carmen Sylva seule (*Par la loi, Une lettre et Une feuille au vent*), présentant d'une façon saisissante des drames de mariage.

IV.

RETOUR VERS ELLE-MÊME

Mais déjà Élisabeth de Roumanie avait eu le courage de défaire une collaboration qui n'avait pas été favorable à son orientation littéraire.

Un conflit d'âme l'agitait alors. Celle qui avait toujours cru aux qualités morales uniques de sa race et qui, dans un nouveau voyage pour l'anniversaire du nonagénaire empereur Guillaume, avait repris contact avec la terre natale devait inviter à Sinaïa Pierre Loti, dont elle prisait très haut l'imagination pure, traduisant *Pêcheur d'Islande* et recevant en échange la révision de ses *Pensées* à elle, et lui soumettre même quelques-uns de ses travaux, se laissant gagner par l'appréciation, d'enthousiaste politesse pour la reine, du grand écrivain français, le lendemain même du jour où elle avait reçu les compliments berlinois pour sa personne et celle de son mari, qu'elle juge „le plus beau de tous“ : „notre enfant“, „elle n'est guère changée“, „un vrai Hohenzollern, fidèle comme son père“¹. La visite est attribuée par Mite Kremnitz à l'influence de ce secrétaire français, d'origine alsacienne, Robert Scheffer — venu en 1886, pour remplacer M-me de Witzleben —, qui plus tard se signalera pas des livres de brutales révélations, exagérées et caricaturales, comme *Misère Royale* et *Orient Royal*².

¹ Mite Kremnitz, ouvr. cité, pp. 247-248. Elle déclare à une de ses voisines au théâtre que son maître de danse lui avait trouvé des qualités de ballerine (p. 248)....

² Cf. *ibid.*, p. 251. Il publiera deux volumes de vers, *Sommeil et Ombres et mirages* (1891-2), puis *Le prince Narcisse* 1897 (psychologie bizarre d'un jeune boyar, le prince Métrophane Moreano), *Grève d'amour*, *Le palais de Proserpine*, *Le péché mutuel*, *Mme Larine*, *Les frissonnantes*, *Les*



La reine Élisabeth vers 1888.



On entend les plaintes de l'amie, de la collaboratrice tombée en disgrâce qui fera bientôt le pendant du secrétaire renvoyé par le roi pour s'être mêlé à ce qui ne le regardait pas, en écrivant l'odieux bouquin de scandale: „A la Cour de Raguse“: „Peu à peu les sympathies de Carmen Sylva se dirigèrent vers la France, et tout ce qui était allemand perdit son intérêt. Elle entendait sans cesse qu'elle était prisée en France beaucoup plus que chez elle (*daheim*); par tous les moyens on cherchait à l'amener à une espèce d'opposition contre l'Allemagne, que l'Alsacien haïssait“¹. Dans la préface de *Pêcheur d'Islande* en allemand elle plaïdait pour une entente franco-allemande. Une traduction de Leconte de Lisle, „le poète qui écrit comme je désirais avoir écrit moi-même“, sera bientôt entreprise². Plus tard suivra celle des *Deux Masques* de Paul de St.-Victor. Le prix accordé par l'Académie Française aux *Pensées d'une reine* rend si heureuse son auteur³. Avec une „histoire d'enfants“ et ce volume *Vengeance*, dans lequel la vie populaire roumaine est présentée empreinte d'une férocité qui lui est étrangère, l'ancienne col-

loisirs de Berthe Livoire, La chanson de Neos, Heméros. En 1893, *Idylle d'un prince*. Sur le rôle de Juliette Adam dans la publication de *Misère royale* voy. *Orient royal*, p. 277, note 1. Dès le début ce „secrétaire des commandements et bibliothécaire de la reine“, venu de Moscou, où il avait „passé deux mois, dans une société aristocratique et raffinée“, et marié à une Russe, trouve que „le ton manquait d'urbanité“ et que „la livrée avait mauvaise façon“: „j'avais vu mieux ailleurs“ (*Orient royal*, p. 6). Il déclare avoir fréquenté Tolstoï (*ibid.*, p. 11), Katkov aussi (*ibid.*, p. 13). Sur la visite de Pierre Loti, Mite Kremnitz, ouvr. cité, pp. 252-253.

¹ *Ibid.*, p. 251. Cependant la reine est profondément émue par la terrible maladie du prince héritier d'Allemagne, auquel elle consacra un chant de prière: „Erhalt' unsern Fritz“ (*ibid.*, p. 260). Elle accompagna son mari aux obsèques de Guillaume I-er pour apprendre que les femmes ne sont pas bienvenues à de pareilles occasions (*ibid.*, p. 260 et suiv.). Elle préparait pour le nouvel empereur un produit de sa plume; p. 263. Elle reçoit Paul Lindau; p. 266. Elle assiste plus tard à une représentation de *Parsifal*, qui l'indigne et la fait rire; pp. 288-289. Cf. *ibid.*, pp. 256-258.

² *Ibid.*, p. 276. Sur les sympathies de poètes comme Sully-Prudhomme et Jean Labor, Scheffer, *Orient Royal*, pp. 32-33. Elle traduit des morceaux de Baudelaire, *ibid.*, p. 39. De mauvais jugements sur la littérature française, *ibid.*, pp. 38-39. Invitations à Octave Feuillet, Leconte de Lisle, Alphonse Daudet, Maupassant, Coppée, *ibid.*, pp. 33, 66.

³ Mite Kremnitz, ouvr. cité, p. 279.



laboration avec Mme Kremnitz cessa¹, sans avoir poursuivi l'idée du roman par lettres entre des frères et des soeurs séparés à travers le monde, ce que la reine appelle le *Wandertagebuch*².

Aussitôt après elle redevient malade; ses pieds s'alourdissent; son bras se paralyse; elle sent un poids dans la tête; la fièvre la mine. Elle doit soigner sa santé dans une ville de bains en Allemagne. Elle maudit son métier de reine qui l'a empêché d'être l'artiste qu'elle se croyait capable de devenir dans un autre milieu³. Il faut un nouveau voyage en Allemagne pour la ramener aux sentiments qu'elle croit devoir jusqu'au bout à l'ancienne patrie: „C'est cependant une bonne chose d'avoir renoué des liens solides avec l'Allemagne. On était devenue trop loin et trop étrangère“⁴. Elle s'en va au pays des Galles se faire admettre dans la corporation des bardes et touche la terre d'Irlande⁵.

Mais sa santé déclinait sous l'influence des enthousiasmes artificiels qu'elle accumulait. Un projet de mariage roumain pour le prince héritier échoua devant l'opposition du roi et de toute la classe politique qui, sans tenir compte des hautes qualités d'esprit et des dons de poète de la personne choisie par la reine, craignait le retour de l'influence des anciennes familles nobles qui, incontestablement, avait fait tant de dommage au pays. Vaincue dans ses espérances d'avenir, elle en devint vraiment malade après la visite de Pierre Loti, qui écrivit alors *L'exilée*, et il lui fallut passer des années à l'étranger, à Venise, où le roi ira la trouver, puis au berceau de sa famille, où elle passa, en travaillant comme toujours, une longue convalescence: un hasard heureux nous a fait trouver à Venise même les originaux de quelques télégrammes envoyés de l'Hôtel Danieli par les deux époux que séparait maintenant le souvenir d'un si dramatique conflit, devant laisser des traces ineffaçables dans le coeur de la reine offensée dans ses sentiments les plus chers. Ces lettres d'un si poignant intérêt

¹ *Ibid.*, pp. 251-252.

² *Ibid.*, p. 259.

³ *Ibid.*, p. 275. Sur un article de M. Haraucourt sur son oeuvre, Bengesco, ouvr. cité, pp. 190-191.

⁴ *Ibid.*, p. 298.

⁵ *Ibid.*, pp. 303-304.

éclairaient le drame, dont, pour le moment, tout un côté, du reste bien connu par les initiés, doit rester caché au grand public¹.

C'est pendant l'exil qu'elle avait voulu et dans lequel elle avait la volupté de persévérer qu'elle fit paraître un roman, un long roman confus, à sujet irlandais, mais sans aucune note authentique de milieu, *Deficit*.

C'est une oeuvre littéraire très intéressante, le meilleur roman de la reine² que la collaboration, bizarre et pratiquement presque irréalisable, avec un esprit d'une autre expérience et d'une autre trempe, avait empêchée jusque là de faire valoir un incontestable talent qui n'est pas seulement primesautier, comme on a trop souvent cherché à le présenter. Il y a dans le fouillis de ce récit très étendu une étonnante vision, qui paraît tout à fait authentique, de la vie dans le pays de Galles et non seulement dans le milieu des gens riches, propriétaires de mines. Les enfants parlent, gazouillent avec une touchante vérité. On trouve même des pages sur la vie des ouvriers. La figure principale, celle de Tom, l'enfant chéri de sa mère, qui le soigne douloureusement et lui pardonne des écarts qui pourraient aller jusqu'au crime parce qu'il rappelle les souvenirs d'un autre mariage et parce qu'elle sait les traces que lui a laissées une terrible maladie, de ce volontaire qui demande, réclame, arrache l'argent dont il a besoin pour ses caprices, ses folies et ses vices, mais qui est capable de risquer sa vie en allant sous la terre découvrir et sauver des mineurs victimes d'un éboulement, est énergiquement tracée. Le barde, le pasteur Gwynne sont compris d'une façon tout aussi profonde et rendus avec un art consommé. La scène des prières du clerggman dans l'archaïque église est impressionnante et la noble prière que lui arrachent ses propres souffrances morales est, sans doute, d'une grande beauté. L'auteur introduit aussi un barde contemporain pour lui faire réciter des ballades dont le ton, modelé d'après celui de Uhland, est juste et sûr. Entre le cynique Tom et le barde enthousiaste sont discutés devant les bouteilles vides les plus hauts problèmes de l'éthique. Du trésor de l'ancien

¹ Voy. Appendice, II.

² Robert Scheffer le traite d'oeuvre „incohérente, dépourvue de base et sans observation directe“ ; *Orient royal*, p. 37. Il reconnaît cependant que „de beaux éclairs en sillonnent les parties obscures“, *ibid.*, p. 36,

romantisme la reine tire cette sorcière qui fait bien dans ce milieu exotique et mystique : de nouveau le talent de personnification des éléments de la nature se fait valoir. Dans tout cela il y a un romantisme qui aurait pu choquer à une autre époque que la nôtre, qui a vu revenir les coursiers les plus échevelés de l'imagination sur- et sous-naturelle. Mais on ne peut pas méconnaître, avec une certaine architecture, la multiplicité des figures et le fouillis d'une action toujours vive.

C'est l'époque où paraissait pendant cette absence du pays sous le titre de *Misère royale*, la description caricaturale de la „Mésie“ roumaine, de caractère bâtard dans sa „livrée occidentale“ et toujours disposée à insulter la royale étrangère ou à lui servir une „ironie plus blessante que l'insulte“, avec son roi manquant de sincérité et sa reine martyre d'un milieu tout de mensonge et de trahison, par Robert Scheffer que Charles I-er venait d'inviter à quitter un palais où il avait cherché à exercer une influence inadmissible et compromettante ¹. Se présentant lui-même sous les traits du musicien idéalement favori, il viendra après la mort de la reine pour raconter dans des mémoires ce qu'il prétendait être la vérité (*Orient royal*, 1918).

En 1894 la reine revenait dans la capitale du pays où elle était reine, accueillie par des acclamations sincères. Elle reprit sa place à côté de celui qu'elle avait toujours respecté et

¹ La princesse de Wied y est sous le nom de Waldstatt, Démètre Sturdza sous celui de Grégoire Lara. Hohenzollern est Brigaw et Bucarest Yasna, Sinaïa, Poïana. On découvre facilement Lahovary sous Baléari et Théodore Rosetti sous Théophile Margaretti ; Szekulics sous Szelevesch, Bülow sous Déloff. Plus difficile Candiano sous Verelli, Carp est Démètre Marca, le secrétaire suisse Basset, Griffon. Le comte de Bognitz est le marimorganatique de la princesse de Wied. Le cercle de demoiselles d'honneur de la reine est qualifié durement („jolies non, mais si gentilles avec leurs minois de poupées vieillottes“), aussi pour je ne sais quelle intempérance de langage et incôvenance d'attitudes, non sans relever leur mauvaise prononciation du français. Mite Kremnitz y figure comme Agathe Raab, épouse d'un médecin qui est un „homme sinistre“, „complaisant, se laissant enrichir par elle à qui tous les moyens étaient bons pour faire fortune“ (p. 29). Sur elle, aussi p. 30 et suiv. : „Nullement sentimentale et très sensuelle, elle avait dépouillé sa primitive gaucherie germaine pour s'approprier les félineries amoureuses des Mésiennes“ (p. 31 ; cf. ces relations avec le poète Eminescu auxquelles nous avons touché plus haut). Les croquis sont parfois excellents.

aimé d'un amour timide et résigné qui ne pouvait pas satisfaire une pareille âme. Celle qui avait cherché jusque là un appui dans des intimités qui devaient donner prise à ce que la calomnie a de plus ignoble et infâme fut réduite à vivre dans un cercle fermé, sur lequel veillait l'oeil inexorable de l'ascète royal, qui n'entendait pas qu'on trouble désormais le calme froid de la maison conventuelle. Elle participa à des réceptions, rares, à des solennités, digne et triste, pour revenir à la prison qu'elle remplissait, dans une atmosphère d'extase musical, étant elle-même une exécutante très animée, de rêves qui devaient rester désormais inexprimés.

En 1905 elle faisait une description enthousiaste d'un voyage avec le roi, le couple princier et leurs enfants sur le Danube, mettant ensemble ses souvenirs de la première patrie, ceux de la vie du roi, des résidus de lectures historiques, des considérations concernant la politique, qui commençait à l'intéresser, le journal du trajet même et des observations sur les petits princes¹.

Dans les lignes de douleur apaisée de son „Coin des Pénates“, dont la beauté sincère nous a engagé à ces études, elle venait de faire une confession dont la diffusion fut empêchée par les gardiens de sa pensée de recluse.

Elle ne mourut pas de ce régime, dans lequel elle arriva à trouver la réalité plus belle que l'imagination², et d'anciennes dispositions d'esprit se réveillèrent lorsque, au commencement de la guerre, elle assista à tout un immense mouvement du pays contre les Centraux, aux côtés desquels elle avait espéré naïvement voir les Roumains combattre : bien que jadis elle eût dit que le château de Sinaïa avait été construit auprès d'une frontière parce que la frontière ne devait plus être³, elle alla jusqu'à inviter le souverain à quitter le pays, avec tous les membres de la dynastie : heureusement pour elle, la décision suprême qui mena le pays dans le camp des Alliés ne fut prise qu'après que cette vie ballottée entre tant d'influences se fût éteinte. Puisqu'elle survécut de quelques mois au roi, auprès du tombeau duquel, à Argeș, elle avait cru devoir quelque temps veiller, à Bucarest, où se

¹ *Rheintochters Donaufart*, Ratisbonne 1905.

² I have always found that the reality far surpasses the imagination ; *How I spent my sixtieth birth-day*, p. 14.

³ Scheffer, *Orient royal*, pp. 62-63.

trouvait la nouvelle reine, qui n'aimait pas trop les visions et les attitudes de la „tante“, dont elle a esquissé, dans ses mémoires (*The story of my life*), un portrait cruel, elle n'avait aucun rôle. Du reste, depuis les démonstrations contre le Ministère de Jean Brătianu, en 1888, allant jusqu'à envahir la place du palais pour forcer la main du roi, elle tenait rancune à l'ingratitude roumaine.

Cependant elle devait revenir à Bucarest vers ses derniers jours († 2 mars 1916), et pour celle qui était restée toujours au dessus des choses de la terre il y eut d'imposantes funérailles devant lesquels son esprit aurait souri d'ironie et d'amertume.

APPENDICE.

LETTRES DE BASILE ALEXANDRI

I.

Bucarest, 2/14 Juin 1874.

Mon cher Basile,

Je n'ai pu te transmettre hier que très sommairement les impressions causées par ta lettre et tes vers adressés à la Princesse.

L'audience m'avait été accordée à la fois par la Princesse et par son beau-frère, le Prince Léopold, auquel j'avais fait demander l'honneur de lui présenter mes hommages. J'ai donc été reçu par tous deux en même temps. Cette circonstance fit que dès la lecture de la lettre les expansions de la Princesse, plus impressionnable que jamais, purent se manifester en famille et donner lieu à un échange d'idées et de larmes qui ne me laissèrent pas trop maître de moi, surtout lorsque les vers eurent leur tour.

A ce moment le Prince lui-même fit son apparition dans le petit salon où j'étais reçu et qui semble être plutôt le caveau fleuri de l'enfant adoré. Tout n'y est qu'images répétées, que fleurs cueillies sur la tombe de la petite fillette si justement regrettée.

Avec la fibre paternelle que tu me connais tu t'imagines, n'est-ce pas, les impressions que me causèrent le milieu où hommes et choses ne respiraient que la douleur.

Tes vers mirent le comble aux premières sensations et mes propres larmes ne furent pas les dernières à saluer la beauté de tes vers. Tu eus là, mon chère frère, le vrai succès qui t'était dû: le pouvoir de toucher et de consoler une noble famille si cruellement frappée. Aussi les premières paroles de la Princesse, après un petit apaisement, furent-elles: „Est-ce que je ne verrai

pas Monsieur votre frère? Sa présence me ferait un grand bien; nous causerions beaucoup de ma petite Marie et nous relirions ensemble *Înșiră-te Mărgărite*, que je connais presque par coeur depuis la mort de mon enfant". Et, se tournant vers le Prince: „N'est-ce pas, Charles, que M. Alexandri doit venir passer quelque temps auprès de nous à Sinaïa?". Alors l'invitation de la Princesse fut renouvelée par le Prince lui-même, et je promis non seulement de te la transmettre, mais de hâter ton arrivée ici.

Il me semble bien difficile en effet que tu puisses te soustraire à l'invitation, vraiment partie du coeur, qui t'a été faite par mon entremise, et j'attends avec impatience que tu me fasses connaître ta résolution.

Les autres détails de notre entretien de toute une heure ne sont pas moins intéressants à raconter. Mais comment le faire dans une lettre? Apprends seulement que la Princesse a l'intention de traduire *Înșiră-te Mărgărite* en allemand. A la vérité, Kotzebue l'a déjà fait; mais je ne pense pas que cela arrête Son Altesse.

Voici encore un détail curieux. La Princesse, me disant que son enfant avait déjà *appris* à chanter la première strophe de *Frumoasă Copiliță*, se mit à chanter elle-même et à imiter la petite absente.

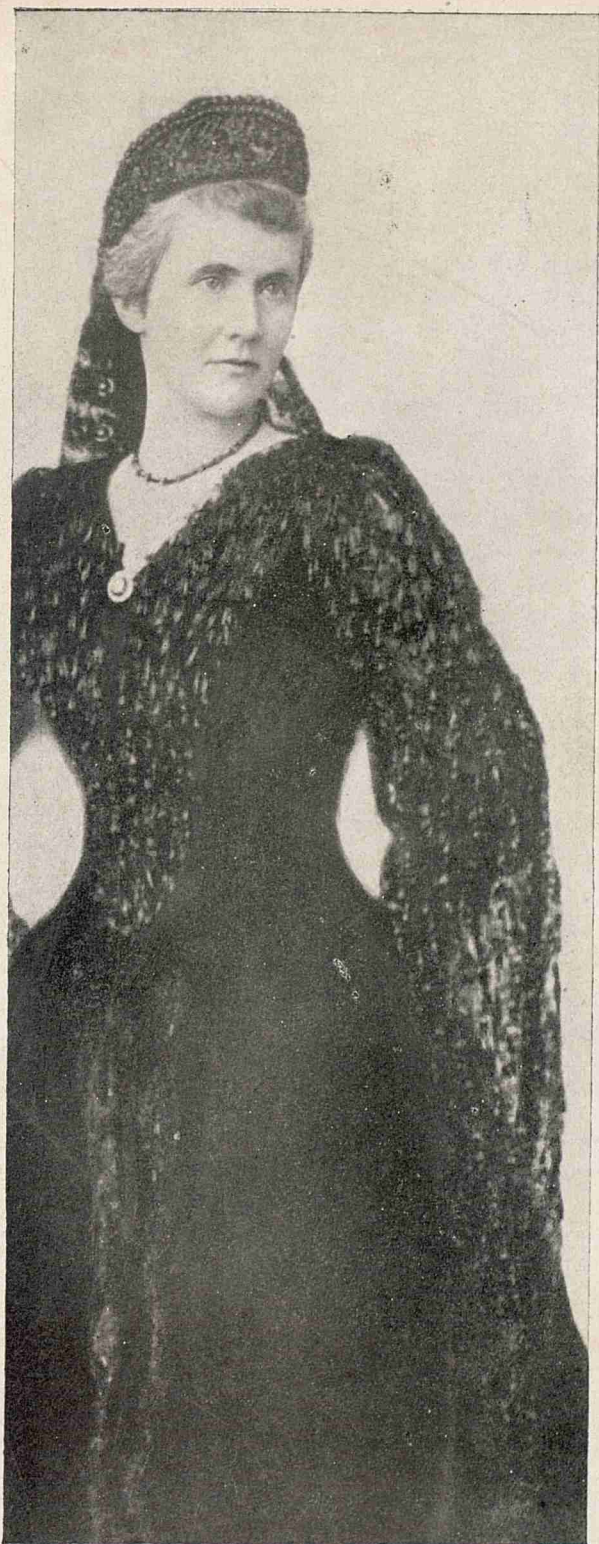
Tout cela me ferait presque regretter d'être allé porter moi-même ton message. J'étais vraiment trop remué. Mais, à cela près, j'étais heureux de voir combien tu étais apprécié.

Deux choses me frappèrent pendant cet entretien intéressant. La douleur que j'avais devant moi, loin de commander la contrainte, s'imposait doucement à tous, comme pour atténuer sa vivacité, et il m'était permis à moi-même de la partager sans craindre de l'augmenter. Cette douleur-là on peut l'affronter car elle est surtout à l'abri de ces vulgarités qui distinguent les manifestations du coeur chez nous.

Autre chose. Assurément on rend justice ici à la supériorité de ton talent. Mais jamais, du grand jamais, on n'a senti et admiré tes vers comme on le fait dans la famille du Prince Charles. Et cependant ce sont des étrangers, comme le dirait *partidul național*.

En voilà assez comme cela, car, si je m'étendais sur ce chapitre, nous irions loin.

J'attends ta réponse avec impatience.



La reine Élisabeth vers 1888.



Le mieux serait que tu fisses connaître directement à S. A. tes intentions par rapport à Sinaïa.

Il se peut que j'accompagne Mauroyeny dans quelques jours à Ocna. Voudras-tu y venir ? Télégraphie-moi.

Ton frère bien affectueux,
Alecsandri.

Je crois qu'il serait bien de ne point donner de copie de tes vers à qui que ce soit.

II.

Mîrcești, 6 juin 1884.

Mon cher ami¹,

Vous m'avez fait part des agissements de Mr. Rosny au sujet du diplôme de Maître ès Jeux Floraux décerné à S. M. La Reine par l'Académie de Toulouse. Dans sa lettre à S. M. ce Mr., annonçant l'arrivée à Bucarest d'une députation, laissait percer le désir d'en faire partie ou bien d'être chargé spécialement de la mission d'apporter le diplôme de la Reine. Vous lui avez répondu, je crois, d'avoir à s'adresser à moi pour traiter cette affaire, mais il s'en est bien gardé, ayant sans doute compris qu'il avait fait fausse route.

Je reçois aujourd'hui une lettre d'un des membres les plus importants de l'Académie de Toulouse, Mr. Arnault, professeur d'économie politique et secrétaire perpétuel de l'Académie des Législations (*sic*), qui dévoile certains mystères assez curieux. Je vous la communique pour en prendre connaissance.

Il ressort de cette lettre que le diplôme, ainsi que bien d'autres actes, ont été envoyés de Toulouse à Mr. Rosny pour les remettre à la Légation de Roumanie à Paris. Mr. Ferikidès devait, à son tour, les faire parvenir à Sa Majesté.

Mr. Rosny s'est-il acquitté de cette commission ? Le diplôme, etc., sont-ils parvenus à leur destination ? On l'ignore absolument à Toulouse, et cette incertitude a fait naître un étonnement douloureux dans l'esprit des membres de l'Académie Toulousaine.

Veillez donc vous informer auprès de S. M. du sort des actes qui Lui étaient destinés afin de tirer au clair cette affaire

¹ La lettre est adressée à D. A. Stourdza.

qui jusqu'à présent semble compliquée d'un certain mystère assez étrange.

L'état de ma santé m'obligeant à partir très prochainement pour Aix-les-Bains (le 15 juin), il me sera impossible de continuer avec Toulouse une correspondance oiseuse. Je vous prie donc de me répondre de suite si la Reine a reçu son diplôme, afin que, dans le cas contraire, j'écrive à Mr. Arnault de s'en prendre à Mr. Rosny.

.....
 tout à vous

V. Alecsandri.

III.

Mircești, 16 juin 1884¹.

.....
 Mr. Rosny *și-a arătat arama*². Je vais le démasquer aux yeux de Mrs. les académiciens de Toulouse, et je vous avoue que je trouverai un certain charme à cette opération.

V. Alecsandri.

P. S. Reçu la lettre de Mr. Arnault.

TÉLÉGRAMMES DE VENISE PENDANT LA MALADIE³

I.

Princesse Hohenzollern.

Sinaïa,
 Roumanie.

Comment allez-vous? Trouvé lettre Lindheim. Mille tendresses.

Marie⁴.

¹ Au même.

² A montré le fond de son éducation.

³ Elles se trouvent dans ma possession.

⁴ La comtesse de Flandre.

II.

Fürstin Mutter.

Neuwied,
Rheinpreussen.Mitternacht göttliche Ankunft. Leopold hier. Reise gut ertragen.
Elisabeth.

III.

König Von Rumänien.

Sinaia.

Nicht zu müde, sehr lahm, bereits lange Gondelfahrt erquickend. Venedig traumhaft schön. Seebrise. Wie für mich geschaffene Bewegung unmöglich. Umarme.

Elisabeth.

IV.

Princesse Hohenzollern.

Sigmaringen.

Arrivés à minuit en bonne santé. Voyage pas trop fatigable (*sic*)
Heureux d'avoir trouvé Léopold. Embrassons.

Charles.

V.

Consul général Bamberg.

Gênes.

Remercions arrangements. Arriverons probablement lundi
Informérons par dépêche.Vrancea¹.

VI.

Prinz Friedrich von Hohenzollern.

Berlin.

Bitten unsere Glückwünsche zu übermitteln. Hier mit Leopold vereint. Wohl, umarmen Euch.

Carol.

¹ Comte de Vrancea. Nom adopté par le roi pour son incognito.

VII.

Fürstin Mutter.

Monrepos
bei Neu-Wied

Elisabeth ungemein schwach, jede Emotion langes heftiges Herzklopfen. Lage 67511-66591-40906- wird 1418. Muss mit Vorsicht verfahren werden. So viel ich verstand, ist 67534 nach Zürich, kommt er mit 67245. Umarmen zärtlich.

Carol.

VIII.

Fürstin Josephine von Hohenzollern.

Umkirch
bei Freiburg.

Fand Elisabeth ungemein schwach. Herz und Rückenschmerzen. Ist seit 14 Tagen zu Bett. Hier entsetzliche Hitze. Umarmen zärtlich.

Carol.

IX.

Monsieur Jean Bratiano.
Président du Conseil.

Bukarest.

Monsieur le Comte et la Comtesse de Vrancea sont arrivés à Venise en parfaite santé ainsi que leur suite.

Candiano ¹.

X.

Mademoiselle Vacaresco.
Hôtel Milan.

Milan.

Horrible nuit commencée par cauchemar vous voyant mourante ; par suite de cela arrêts de coeur, congestion de dos. Tanche ² admirable. Supplie vite bonnes nouvelles de vous.

Mocutza ³.

¹ Aide-de-camp du roi.

² Nom conventionnel,

³ La reine,

XI.

Princesse Bibesco.
St. Nectaire,
Puy de Dôme.

France.

Merci chère lettre. Grave rechute par séparation du Petit¹ Roi ici ; plusieurs médecins qui déclarent que je n'ai rien que le chagrin. Vous embrasse.

Élisabeth.

XII.

Mademoiselle Vacaresco.
Hôtel Milan.

Milan.

Fait lecture aux médecins pour montrer âme saine : ils ont été effrayés de ces tristesses sympathiques. Merci. Courage : il nous soutient. Tendresses.

Mocutza.

XIII.

Fürstin Mutter.

Monrepos.

Rhein.

Innigen Dank für liebes Gedenken. Gestern sehr erschrocken über zwei fremde Aerzte : habe ihnen heute etwas vorgelesen und mich an meinem eigentlichen Beruf wieder belebt.

Élisabeth.

XIV.

Le Roi.

Sinaïa.

Après mauvaise journée reçu lettre. Pas dormi 85969-48941-24787-le 69785-se85335 a 24251-93264. Je n'ai vu à Pesth ni Scheffer, ni sa femme, selon tes ordres. Il est arrivé un jour après moi, encore très souffrant. J'ai essayé écrire, mais horribles vertiges.

Élisabeth.

¹ M-lle Hélène Vacaresco.

XV.

Mademoiselle Vacaresco.

Hôtel Milan.

Milan.

Dormi quelques heures d'épuisement. Depuis aube lourdes palpitations. Le silence me fait pleurer. Embrasse Madame Zoï¹.
Mocutza.

NOTE

Je n'ai découvert qu'après l'impression de ces pages le livre, intéressant pour l'histoire de la princesse de Wied et de sa fille, traitée avec une critique si sévère que le terme même d'„hystérie“ est employé pour caractériser l'état d'âme de la reine pendant son „exil“ à Neuwied, de M^{lle} Marie von Bunsen : *Die Welt in der ich lebte, Erinnerungen aus glücklichen Jahren, 1860-1912*, Leipzig (1929) (voy. pp. 64 et suiv., 218 et suiv.). Les punitions corporelles auraient été appliquées aussi par le baron de Roggenbach, le marimorganatique de la princesse, mais l'enfance d'Élisabeth se passa bien avant la mort du prince de Wied. Il faut remarquer surtout la partie des notes de l'auteur où est décrite avec enthousiasme, en 1879, la future reine (pp. 68-69).

C'est presque au même moment que j'ai connu le livre de M. Eugen Wolbe, *Carmen Sylva, Der Lebensweg einer einsamen Königin*, Leipzig 1935. Dans cet ouvrage, d'une bonne tenue littéraire, l'auteur reconnaît les côtés cruels d'une éducation inexorable, mais cherche en quelque sorte à les expliquer (voy. p. 14 et suiv.). Les confessions du „Penatenwinkel“ forment, bien entendu, la base du récit. Certaines lettres peu connues, comme celles adressées à une certaine Anna Malberg ou à une tout aussi inconnue Lina Sommer, aussi à sa nièce, par alliance de la reine Élisabeth, la princesse de Wied, donnent une valeur d'originalité à cette présentation impartiale et, sous certains rapports, courageuse. Ça et là des dialogues inventés amènent à l'histoire romancée. L'oeuvre littéraire de la reine est plutôt maltraitée (p. 93 et suiv.). M. Rankin (p. 253), a tort de présenter, dans son „Inner history of the Balkan war“, Londres 1914, Charles I-er rêvant de la couronne byzantine. Les lettres à la princesse Sophie renseignent d'une façon toute nouvelle sur les sentiments de la royale veuve, très attachée, naturellement, à son pays d'origine.

Des ouvrages allemands sont employés par M. Wolbe qui n'ont pas été à notre disposition, entre autres les *Briefe einer einsamen Königin*, publiés par la princesse Sophie d'Albanie (Leipzig 1920) et Lina Sommer, *Carmen Sylva, Briefe einer einsamen Königin* (Munich 1917).

¹ M-me Vacaresco.

TABLE DES MATIÈRES

	<u>Pages</u>
I. La reine Élisabeth et la société allemande de sa jeunesse	1
II. La consolation littéraire et les amitiés dominatrices	20
III. Élan vers la littérature de caractère universel	31
VI. Retour vers elle-même	40
APENDICE	47
Note	54



Imprimerie
„Datina Românească“
Vălenii-de-Munte
(Roumanie)

46 -